

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

« L'Utopie » de Thomas More

Les Enseignements de l'Histoire : Feu la Marine Royale Belge  
En quelques lignes...

Les Journées de Septembre 1830

Notre-Dame de Fourvière

Aux Etats-Unis

Daniel SARGENT

Henry DE VOS

\* \* \*

Fernand DESONAY

Emile BAUMANN

Elisabeth de GRAMONT

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Evêques : Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Kerkofs, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

On a beau lire et relire les raisons invoquées par le Premier Ministre pour justifier la regrettable démission du Gouvernement, on ne comprend pas... Il doit y avoir autre chose que l'on ne veut pas dire. Quel dommage, et nous n'avons cessé de le répéter, que ce Gouvernement, qui a fait de la très bonne et très utile besogne, ait négligé, jusqu'à ces tout derniers temps, de parler à l'opinion publique, de l'associer à son action, de se préoccuper de l'atmosphère, du dynamisme nécessaire pour faire accepter les sacrifices demandés!

On connaît nos sentiments à l'égard du parlementarisme et du régime des partis, ils ne sont rien moins que tendres. Malgré cela, les plaintes de M. Theunis nous paraissent injustifiées. C'est en lui-même que le Gouvernement portait sa faiblesse. Il lui manquait l'allure et le « cran »! La volonté énergique et tenace de réussir et de mettre tout en œuvre pour réussir. L'opinion? Que ne l'a-t-il remuée davantage! Le Parlement? Il suffisait de réduire les parlottes au strict minimum et de gouverner, ce qui s'appelle *gouverner*... Seulement voilà, d'une part il eût fallu être plus certain que la déflation, et la déflation seule, était la voie du salut, et d'autre part, le chef du Gouvernement manquait, évidemment, de ce goût, de cet amour du pouvoir, de ce désir ambitieux — ambition noble — de se consacrer tout entier et jusqu'à la réussite complète ou à l'épuisement des forces, au salut du pays. M. Theunis a d'éminentes qualités, mais il n'aime pas le pouvoir. Il l'accepta presque malgré lui. Il n'aime pas la politique, au sens élevé de ce mot. Il n'aime pas commander ses compatriotes sur la route de la grandeur nationale. Il n'a pas la passion de faire l'Histoire...

Comment se plaindre, quand on conduit un pays, d'une opposition trop vive et d'une opinion trop molle? Cette opposition, on la domine; cette opinion, on l'informe, on l'enthousiasme et on l'entraîne. Mais ces côtés psychologiques et proprement politiques — l'art de conduire les hommes!... — d'une tâche assurément difficile, et qui exigeait, pour être remplie, non seulement que ne fussent pas négligés ces côtés-là, mais qu'ils fussent, au contraire, exaltés, exploités à fond, si on peut dire, ces côtés-là, le gouvernement Theunis, pas plus que le Gouvernement de Broqueville d'ailleurs, n'en a aperçu l'importance extrême. On ne peut que le regretter. Voyez donc ce qu'obtiennent en Italie, en Allemagne, au Portugal, aux Etats-Unis, certains procédés de propagande. Quel dommage que l'on ait laissé aux seuls planistes le recours à ce « jeu » là!...

\* \* \*

Il y a autre chose. Il y a la question du franc. Il n'y a même, en ce moment, que cette question-là. Elle domine les autres préoccupations. Faut-il, oui ou non dévaluer? M. Theunis dit *non*. Des économistes distingués assurent qu'il se trompe et que la déflation ne pouvait réussir que si elle était poussée, très vite, bien plus loin. Or, on a dit qu'on ne « déflationnerait » pas davantage.

Il faut donc dévaluer, et rapidement, prétendent-ils. S'ils se trompent, qu'on le dise, qu'on le répète et en le prouvant clairement. Mais un Gouvernement qui laisse miner sa position, non par une opposition qui reste dans son rôle, mais par des amis et même des... relations toutes proches, des membres plus ou moins éloignés de la... « famille », ce Gouvernement ne peut se plaindre de ce dont se plaint M. Theunis. Nous avons entendu des « économistes », ne disons pas officiels ou semi-officiels, disons simplement des économistes qui, normalement, eussent dû penser comme le Gouvernement, critiquer et réfuter les arguments « officiels » servis au Parlement ou à la Radio...

Et si une dévaluation est devenue inévitable — le moindre mal — qu'on la fasse alors tout de suite pour dissiper le plus vite possible ce trouble malsain dans lequel nous baignons.

En résumé : le pays, l'opinion publique n'a pas assez su, n'a pas assez compris ce qu'on lui demandait. Est-ce sa faute? Pourquoi ne s'être pas appliqué à lui donner l'élan qu'il faut pour dominer et vaincre les graves problèmes de l'heure?

M. Theunis qui a fait de la très, très bonne besogne, n'est pas un « chef politique ». On ne peut, certes, lui reprocher, on ne peut reprocher à personne, de n'être ni un Mussolini, ni un Salazar. Mais en rendant à ce « grand honnête homme » l'hommage qui lui revient, on peut regretter qu'il n'ait pas été, qu'il ne soit pas le « meneur » que les circonstances appellent.

\* \* \*

Ce qu'il faudrait en ce moment à la Belgique? Un Gouvernement fort, assurément, mais conduit par un chef qui sache vouloir et faire comprendre et aimer ce qu'il veut. Un chef incarnant la Belgique à un heure difficile et trouvant le « ton » pour lui parler et la convaincre. Un programme net et précis, mais avec le souci d'« emballer » le pays sur et pour ce programme. Faut-il défendre le franc à tout prix? Si oui, entendu, mais que l'on y ajoute le pourquoi, un pourquoi obvie. Si le bloc-or, si la France, pour parler concrètement, s'obstine à ne pas nous accorder le traitement privilégié auquel nous avons droit — n'hésitons pas à l'écrire —, que la Belgique ne craigne pas de modifier sa politique au mieux de ses intérêts...

Inutile de s'indigner ni même de trop s'émouvoir. En réalité, la retentissante déclaration de Hitler avoue et confirme ce qui est. L'Allemagne est réarmée et entend bien intensifier autant que possible ce formidable réarmement. A ceux qui savaient, à Paris comme à Londres et à Rome, le geste théâtral du Fuehrer n'a rien appris de neuf. Mais la « proclamation » au peuple allemand a une importance en soi. Elle maintient le peuple allemand en plein mensonge. Elle nourrit une mystique morbide et un dynamisme malsain. Elle augmente le potentiel de guerre et constitue, à ce titre, un élément même du réarmement prussien.

Fœrster, l'éminent moraliste chrétien, aura été bon prophète. La paix européenne, n'a-t-il cessé de prétendre, sera impossible aussi longtemps que le peuple allemand ne reconnaîtra pas que, seule, l'Allemagne a voulu la guerre en 1914 et que cette guerre elle l'a perdue militairement. *Veritas liberavit vos!* lit-on dans l'Évangile. Cette vérité qui eût pu « libérer » l'Allemagne, dès le lendemain de la guerre on s'est appliqué à la trahir. Et en 1935, combien y aurait-il encore d'Allemands à se rendre compte que Fuehrer ment et ment effrontément en parlant « d'une guerre dont le peuple allemand n'avait jamais voulu le déchaînement », et en affirmant qu'« en mettant bas les armes, ce peuple croyait non seulement rendre service à l'humanité tourmentée mais aussi servir une grande cause »?...

La proclamation de Hitler, plus exactement de l'état-major prussien, est d'ailleurs un tissu de mensonges plus impudents et plus cyniques les uns que les autres. Seulement l'Allemagne a rempli les obligations contractées à Versailles. Les Alliés n'ont pas voulu désarmer et, ici il faut citer car c'est trop beau, « au milieu de ces Etats guerriers aux armements élevés et ayant recours de plus en plus aux forces motorisées les plus modernes, l'Allemagne était un espace vide de toute puissance, exposée sans défense à toutes les menaces et à tous les périls de la part de chacun »! Est-ce assez inouï!...

Et la comédie est parfaitement conçue et — reconnaissons-le — admirablement jouée. On ne veut que la paix. Une Allemagne forte sert la cause de cette paix. Cette Allemagne ne songe qu'à s'assurer une sécurité légitime en forgeant « un instrument de défense servant par là au maintien de la paix ». Elle ne pense pas le moins du monde à décider unilatéralement du plus petit changement au statut territorial actuel — assurance assez cynique dans la bouche de quelqu'un qui vient, unilatéralement, de déchirer de solennelles obligations?

\* \* \*

Que l'on veuille nous permettre de le souligner : ce réarmement ouvertement avoué, cette folie guerrière, cette mobilisation de toute l'Allemagne pour une revanche prochaine, justifie ce que nous n'avons cessé d'affirmer ici. L'évolution allemande d'après-guerre approche de son terme. Demain, cette Allemagne prussifiée sera, une nouvelle fois, la nation la plus forte, possédant le potentiel de guerre le plus élevé, animée du dynamisme le plus agressif. Il n'y aura plus, alors, qu'à attendre l'occasion favorable pour faire tout sauter. Heureusement qu'il reste toujours, comme dit Chesterton, ce don précieux fait par Dieu au monde : la stupidité prussienne, sa capacité de gaffer...

Et que pensent du geste hitlérien les anciens combattants français qui « causaient » avec le Fuehrer, M. Goy, entre autres, qui était revenu de Berlin ayant cru comprendre que Hitler préparait une grande manifestation pacifique? Quant au pacifiste « jeune-européen » qui résumait un jour le problème franco-allemand par ces mots : quand je vais en Allemagne, je ne vois de soldats nulle part; en France, je rencontre du bleu horizon partout! — le voilà servi... Mais, sans doute, expliquera-t-il la militarisation de l'Allemagne par la persistance de la conscription en France. Le mépris du « qualitatif » engendre l'absurde...

\* \* \*

Qu'allait être la réaction de M. Struye devant la « dernière » du Fuehrer? Et si nous nous obstinons à poursuivre ainsi M. Paul Struye, c'est uniquement parce qu'il dispose de l'immense audience que lui procure la *Libre Belgique* et que nous sommes convaincu que son influence, sur ses innombrables lecteurs, est loin d'être bienfaisante.

Quand, l'autre matin, nous primes connaissance de la proclamation hitlérienne, nous « fimes » devant des amis l'article que M. Struye allait sans doute consacrer à l'événement. On pouvait aisément l'imaginer d'ailleurs. Geste déplorable mais attendu. Ce sont les Alliés qui ont acculé l'Allemagne au réarmement. Il n'y a plus qu'à le reconnaître et à s'entendre avec elle sur une limitation et un contrôle. Nous pariâmes que M. Struye ne dirait pas un mot des mensonges énormes de la proclamation et qu'il ne manquerait pas de reconnaître qu'en effet, les Alliés n'avaient pas désarmé comme ils s'y étaient engagés...

L'article a paru mardi matin, il est pire que prévu; nous avons gagné notre pari. Nous en sommes désolé d'ailleurs. Mais qu'il avait raison celui qui a dit un jour que le journal quotidien et la liberté de la presse — c'est-à-dire, théoriquement, la faculté pour tous de connaître le vrai — font qu'il y a bien plus de gens à se tromper qu'il n'y en avait quand le journal n'existait pas. Alors on savait que l'on ne savait pas; maintenant on est persuadé que l'on sait.

La tranquille assurance avec laquelle M. Struye avance de véritables énormités ne cessera jamais de nous étonner. Le réarmement allemand qui reprit, pratiquement, au lendemain de la guerre, qui n'avait cessé d'alarmer la France, et qui ne justifiait que trop les hésitations françaises à trop diminuer les charges écrasantes d'une défense qui s'imposait, ce réarmement allemand avait, enfin! finit par émouvoir l'Angleterre. Cette Angleterre qui s'aperçoit un peu tard qu'elle eut le grand tort de croire qu'il fallait maintenir une Prusse faisant contrepoids à la France, pensant bien que la leçon de 1914-1918 suffirait pour contenir pendant longtemps un réveil du militarisme prussien. Elle se trompa sur la Prusse, cette Grande-Bretagne, comme elle se trompa d'ailleurs sur la Pologne et comme elle se trompa sur la profondeur du renouveau italien. Mais, enfin, ces derniers mois, l'Angleterre prit peur, ainsi d'ailleurs que l'Italie qui s'était, elle aussi, éloignée d'une Prusse, plus dangereuse décidément qu'elle ne se l'était imaginée. Conclusion : devant cette menace prussienne qui ne cessait de grandir, Londres et Rome se rapprochèrent de Paris. On comprenait — enfin! — qu'il fallait s'unir pour contenir Berlin, ce Berlin dont la morgue, appuyée sur une armée qui se perfectionnait chaque jour, ne cessait de croître. L'Angleterre, pour la première fois depuis la guerre, fronçait les sourcils et allait jusqu'à proférer des avertissements non équivoques. La volonté anglaise de s'opposer à la volonté de guerre de l'Allemagne s'est manifestée nettement depuis environ un an.

Même la *Vie Intellectuelle* des Pères Dominicains français, peu suspecte de chauvinisme ou de germanophilie, reconnaît que telle est bien l'évolution de la Grande-Bretagne. Dans son dernier numéro on a pu lire :

*Ceux qui ont suivi le développement de la politique britannique depuis la guerre se rendront compte des progrès accomplis à ce sujet depuis un an — grâce en particulier à l'hillérisme, qui a ouvert bien des yeux en Angleterre. C'en est fini de la vieille querelle franco-britannique : sécurité d'abord ou désarmement d'abord. Le temps est bien passé, espérons-le du moins, où le gouvernement travailliste de M. Macdonald rejetait (1923) le projet d'assistance mutuelle élaboré par Genève, où le gouvernement conservateur de M. Baldwin rejetait (1924) le protocole également élaboré par Genève et qui liait le désarmement à l'institution de l'arbitrage obligatoire et à des mesures générales de sécurité.*

*Puis, nouveau coup de barre; les accords de Londres constituent certes un tout indivisible, mais rien n'empêche de négocier à fond le pacte de sécurité aérienne, étant bien entendu que ce pacte, pas plus que tout autre pacte prévu par les accords de Londres, ne pourra entrer en vigueur avant la conclusion d'un règlement d'ensemble.*

*L'Angleterre, une fois de plus, agit comme élément pondérateur et conciliateur en Europe. Elle joue du reste franc jeu; après avoir reconnu enfin le bien fondé de la thèse française de sécurité basée sur les pactes régionaux, ainsi que le danger du réarmement allemand, elle cherche à tout prix de faire rentrer l'Allemagne dans le « circuit » politique européen; mais en même temps elle s'efforce d'éviter la constitution de blocs opposés, France-Russie-Petite-Entente contre Allemagne-Pologne.*

*L'offensive de paix de la Grande-Bretagne est véritablement bien conçue, et si les dispositions affichées par Berlin sont sincères, nous pourrions enfin entrevoir pour l'Europe cette détente souhaitée depuis longtemps.*

Ceci était écrit le 28 février dernier. Depuis, il y a eu le *Livre Blanc* anglais et le geste allemand... Remarquons, en passant, que nous renonçons à comprendre la mentalité de ceux qui, ayant observé les agissements allemands depuis quinze ans, osent encore tabler le moins du monde sur des dispositions pacifiques affichées par Berlin! Pas une seule fois l'Allemagne d'après-guerre n'a fait preuve de bonne volonté, comment alors s'attendre raisonnablement à la voir manifester cette bonne volonté demain?

\* \* \*

Voici maintenant ce que tout cela, cet indéniable et heureux rapprochement anglo-italo-français contre la Prusse, devient sous la plume de M. Struye :

*Pour la première fois peut-être depuis la guerre, les anciens ennemis de l'Allemagne avaient fait un effort sincère et généreux pour se rapprocher de son point de vue. Pour la première fois ils s'étaient virtuellement déclarés d'accord pour négocier à l'amiable l'abolition des clauses militaires du Traité de Versailles et reconnaître à l'Allemagne cette égalité de droits à laquelle elle aspirait si ardemment. Pour la première fois on semblait à la veille d'un accord général qui eût pu, sous les auspices de la médiation britannique, sceller la réconciliation franco-allemande.*

Quelle clairvoyance! Et que : « se rapprocher de son point de vue » est donc une formule heureuse! Ah! ces juristes!

\* \* \*

Mieux encore :

*Quand M. Hitler, dans sa proclamation au peuple allemand, dénonça l'attitude des signataires du traité de Versailles qui n'ont pas fait honneur aux obligations de désarmement général qu'ils avaient assumées, il ne fait que constater une indéniable situation de fait.*

C'est absolument faux! On l'a démontré cent fois, et à l'affirmation gratuite d'un juridisme erroné nous ne cesserons d'opposer la négation la plus nette basée sur les textes juridiques eux-mêmes et sur le bon sens. Et puis, si l'Allemagne n'était pas militariste et revancharde, si elle voulait réellement que les autres pays désarment, reconnaissez donc qu'elle s'y est prise singulièrement mal pour obtenir le résultat souhaité!

Quant à ce que M. Struye affirme au sujet de la Conférence du désarmement, ce n'est pas plus solide :

*Or, l'égoïsme des nations représentées à Genève a fait échouer la Conférence. Tous les plans qui impliquaient de sérieuses réductions d'armement ont été systématiquement repoussés.*

Quels qu'aient été l'égoïsme et les fautes des autres nations, c'est l'Allemagne, et l'Allemagne seule, qui, en fin de compte, a fait échouer la Conférence du désarmement.

Mais où M. Struye exagère vraiment c'est quand il écrit :

*Il faut bien avouer aussi que, jusqu'en ces tout derniers jours, on avait assisté en France et en Angleterre à des manifestations maladroites ou tout au moins peu opportunes.*

*Pourquoi cette précipitation à publier le Livre blanc et à soulever la question des deux ans? N'eût-on pu attendre quelques semaines?*

*Pourquoi ces déclarations du maréchal Pétain et de M. Baldwin sur le devoir, pour un peuple, d'être fort? Ne pouvait-on prévoir que M. Hitler s'empresserait de les appliquer, par identité de motifs, au cas de son propre pays?*

La Prusse multiplie les manifestations... maladroites et peu opportunes, depuis des années et des années. L'Allemagne hitlérienne brave tout et tout le monde. Elle pousse à fond un réarmement matériel et moral qui menace directement la France et l'Angleterre. Trop longtemps on a laissé faire en concédant toujours, en ne voulant pas voir où l'on finirait par être conduit demain. Le dernier éclat de Hitler, préparé depuis longtemps et qui n'attendait que l'occasion favorable, est un véritable défi. Et M. Struye ne craint pas de parler des manifestations maladroites et peu opportunes d'une Angleterre que l'armement aérien allemand — non pas futur, mais présent — menace directement et d'une France, dont les effectifs sont déjà inférieurs aux effectifs allemands! « Pourquoi n'avoir pas attendu quelques semaines?... » Il faut contenir sa plume pour ne pas stigmatiser comme elles le méritent des considérations aussi saugrenues.

L'Allemagne prussifiée est redevenue forte — c'est un FAIT ACCOMPLI. Mais ne dites donc pas qu'il faut être fort pour contenir cette force prussienne car... vous risquez — *dixit* M. Struye — de fournir à Hitler la justification de la force nécessaire à l'Allemagne, force qu'il a reconstituée sans justification aucune!...

Ah! le bon bout de la raison...

\* \* \*

Comme s'il sentait qu'il va tout de même un peu fort, notre auteur éprouve le besoin de préciser :

*Qu'on nous entende bien : nous sommes à cent lieues de prétendre que M. Hitler était fondé à agir comme il vient de le faire.*

Et voici le « mais »... qui en remet :

*Mais nous ne pouvons assez déplorer que par leur attitude louvoyante et peu adroite, les anciens Alliés aient fourni au nazisme des circonstances atténuantes qui, pour certains neutres, apparaîtront peut-être comme un semblant de justification.*

Et bien... zut pour ces neutres-là! Comme si d'ailleurs le nazisme se souciait le moins du monde de circonstances atténuantes! Oui, les Alliés furent louvoyants et peu adroits, mais dans le sens diamétralement opposé à celui de M. Struye. Le brigandage se développe là où la répression s'affaiblit. La faiblesse des Alliés fit et fait la force de la Prusse. Tôt ou tard on paiera cher, très cher, la politique néfaste à laquelle le nom de Briand restera attaché.

\* \* \*

En répondant du haut de la tribune du Sénat français à la proclamation d'Hitler, M. Flandin, chef du Gouvernement, après avoir

(Voir suite page 27)

# “ L'UTOPIE ”

de Thomas More

---

Tout ce qu'Erasme devait jamais obtenir de la Cour d'Henri VIII, c'est qu'on donnât son nom à un vaisseau de guerre. Ce fut là, sans conteste, une des meilleures plaisanteries du siècle, car Erasme n'était pas seulement un pacifiste avéré, mais la seule idée d'un canon lui donnait la colique.

Erasme, qui voulait être une espèce de dieu, cessa dès lors de dire qu'en Angleterre tout le monde ou presque savait le grec, et que la culture anglaise était l'image et le reflet de la culture classique. Il se mit au contraire à proférer de tout autres choses, et sur un mode non moins éloquent :

« Ces gens, qui ne sont que taureaux lascifs et misérables mangeurs de fumier, ne s'en imaginent pas moins qu'ils sont seuls à se nourrir d'ambrosie et sortent du cerveau de Jupiter. »

Erasme a peut-être découvert que l'Angleterre était l'Angleterre, mais l'Angleterre n'en a pas moins manqué de découvrir qu'Erasme restait ce qu'il était, c'est-à-dire Erasme.

On aurait tort de s'imaginer que More eût à découvrir son ami Erasme. Il le connaissait de longue date. C'est vraisemblablement en 1499 qu'il le connut pour ce qu'il était ; cette année-là, rencontrant Erasme pour la première fois, More le conduisit voir le jeune prince Henri. Erasme se montra mécontent de n'avoir pas été prévenu, avant l'entrevue, qu'il aurait à prononcer un discours en latin.

Néanmoins, malgré tous ses défauts, il ne faudrait pas se représenter Erasme comme un importun. Erasme était ce qu'il était, mais aussi le moins pédant et le plus brillant des humanistes. More dut l'aimer réellement, c'est-à-dire assez pour ne pas souffrir de ses défauts, qui n'étaient, d'ailleurs, que trop visibles. Il fut malheureux quand Erasme partit.

Ce départ fut celui d'un ange bien plus que celui d'un humain. Non qu'Erasme fût un saint, ni qu'il se fût désincarné d'un corps trop sensible, mais il avait le singulier privilège de ne jamais troubler la réalité. Les choses se passaient comme s'il traversait l'air sans le déplacer. Quand il quitta Londres, il ne laissait aucun vide : la vie reprit comme devant. Le corps astral d'Erasmus continua d'accompagner Thomas.

Mais un autre départ se produisit, et celui-ci devait laisser un vide. Jane Colt mourut (*Uxorcula Mori*). More n'était pas de ceux qui portent leur cœur en écharpe ; il n'a laissé la trace d'aucune lamentation. Mais, vingt ans plus tard, cherchant l'építaphe de Jane et la sienne, il écrivit cette phrase qui la décrit toute : « *Uxorcula Mori*, ma petite femme ».

Un fait inattendu se produisit ensuite. Le prêtre de la paroisse, John Bouge, le même qui devait plus tard devenir cartésien, nous en a laissé le récit :

« Sir Thomas More fut mon paroissien à Londres. J'ai baptisé deux de ses charmants enfants. J'ai enterré sa première femme.

Dans le courant du mois qui suivit ce décès, More vint me voir un dimanche, tard dans la soirée ; il m'apporta le lendemain une dispense pour son mariage, qui devait avoir lieu sans publication de bans. M. More fut vraiment mon fils spirituel ; pur dans sa confession, si net, d'une si grande application, d'un si grand jugement, d'une si grande dévotion que je n'en ai guère vu de semblables ; un gentilhomme de grand savoir, aussi versé dans le droit que dans les arts et dans les choses divines, un homme n'ayant rien d'un laïque. »

More, donc, se remaria. On ne lui reprocha jamais ce second mariage, mais on a laissé entendre qu'il révélait un trait de faiblesse dans le caractère de Thomas. Le charme, ou plutôt l'absence de charme de sa femme (une veuve ayant une fille d'un premier lit, plus âgée que More, bonne ménagère, et point belle) donne à penser, sans aucune chance d'erreur, que ce mariage fut un mariage de convenance, même s'il fut de mauvaise politique. Néanmoins, nombreux furent ceux qui se montrèrent choqués et surpris, en raison surtout de la soudaineté de l'événement. Chose d'autant plus admissible que ce geste attirait l'attention sur un acte tout à fait typique. More n'était point romanesque. Il avait éprouvé le besoin de donner une mère à ses quatre enfants. Il fallait qu'une femme fût là sans tarder, une femme qui eût déjà l'expérience de la maternité. En outre, mistress Alice Middleton, la nouvelle épouse, ne devait pas seulement l'aider à élever ses enfants : elle devait trouver en lui un appui pour élever sa propre fille. L'arrangement, somme toute, était honnête. La vertu que More demandait avant toute autre à son épouse, celle d'être une bonne ménagère (il était souvent absent de son foyer), Mrs Middleton l'eut éminemment, on voudrait dire : trop éminemment même. A quelqu'un qui voudrait en savoir plus long sur ce chapitre, et notamment savoir pourquoi More tint à se marier tout justement ce lundi-là, et avec cette veuve qui avait plutôt la réputation d'être une pie-grièche, il n'y aurait, en dépit de toutes les légendes, qu'une seule réponse à faire : ce sont des choses qui ne nous concernent point. More eut, comme je l'ai dit, un sens extraordinaire de ce qui était son affaire et de ce qui était l'affaire d'autrui. Ce mariage fut son affaire à lui ; il ne s'est jamais soucié de nous l'expliquer. Reconnaissons au moins, si nous y regardons d'un peu près, qu'il mena cette affaire sans trop de maladresse.

Une chose est certaine : par ce mariage avec mistress Alice Middleton, More s'assura la société d'une compagne qui lui permit de poursuivre l'existence qu'il estimait lui convenir. Sa vie fut double ; à sa nouvelle épouse, une partie de cette vie dut sembler raisonnable ; l'autre, par contre, un peu absurde. Qu'il soit dit toutefois qu'elle ne se mêla ni de l'une, ni de l'autre. Ce qu'elle en put comprendre, c'est la partie de l'existence de More qui rappelait celle de son premier mari, c'est-à-dire la vie

des affaires, celle qu'il menait à la ville. De celle-ci, More tirait honneur et argent.

Pendant la première année de son second mariage, More fut invité à faire une conférence à Lincoln's Inn, ce qui montre assez qu'il était considéré comme illustre parmi ses collègues les juristes. Il venait d'être nommé vice-shérif de Londres, poste judiciaire, différent de celui de second shérif, et qui le mit en contact intime avec beaucoup des plus humbles parmi ses concitoyens; et ce poste lui valut leur admiration et leur estime.

Cette charge ne l'occupait qu'un jour par semaine : le jeudi. Le reste du temps il était avocat, plaidant surtout pour les marchands; à ce métier, il gagnait bon an mal an quelque quatre cents livres, somme qu'il faudrait multiplier par vingt pour avoir une idée de sa valeur actuelle. Nul doute que cet état de choses fut pour ne pas déplaire à la nouvelle épouse; mais d'autres occupations de More lui convenaient peut-être moins. Thomas avait très peu le sens de l'opinion du monde. Son habitude était de se rendre en pèlerinage à des lieux saints, à des sanctuaires de la Vierge, distants de cinq, six, voire dix milles, ou bien dans Londres même, et aussi aux environs de la cité. Il ne s'y rendait pas à la manière des rois, c'est-à-dire à cheval, ni, non plus, comme il advint à des rois de le faire parfois par pénitence, les pieds nus; il s'y rendait tout simplement dans son équipage ordinaire, sans que rien pût le faire remarquer, absolument comme s'il n'était pas assez riche pour s'offrir un cheval. Ses vêtements étaient dépourvus d'élégance, et bien souvent il ne se souciait même pas de savoir s'il avait ou non un chapeau. Il passait de longs moments en prière, assistait chaque jour à une messe matinale et même, fréquemment, la servait. D'autres fois, il chantait au chœur, quoiqu'il ne chantât pas trop bien. Le vendredi, il se retirait pour méditer toute la journée sur la passion de Notre-Seigneur, tout comme s'il n'eût pu laisser ce soin aux moines, lesquels, pourtant, n'avaient rien à faire. En tout ceci, son épouse le laissait agir à sa guise. Il n'eût d'ailleurs servi de rien d'essayer de le détourner de ses habitudes.

Il n'avait pas le temps d'être un Tacite. Eut-il le loisir d'être son propre Erasme?

Sa position, il devait la décrire, plus éloquemment que nous ne saurions le faire, dans la préface de l'*Utopie* qu'il devait entreprendre peu après :

« Attendu, dira-t-il, que je consacre chaque jour mon temps aux questions juridiques : tantôt comme avocat, tantôt comme enquêteur, tantôt comme arbitre ayant à prononcer un arrêt, tantôt comme tiers arbitre, tantôt comme juge, avec, en outre, mes sentences à discuter; attendu que je vais voir un ami par-ci, rendre une visite, vaquer par-là à mes affaires personnelles; que je passe dehors presque toute la journée parmi les étrangers, et le reste du temps chez moi parmi les miens, comment pourrais-je me consacrer à moi-même, je veux dire à mon livre? Il ne reste point de loisir. Car revenu à la maison, il sied que je confère avec ma femme, que je bavarde avec mes enfants, que je parle à mes serviteurs. Toutes ces occupations font partie de mon travail, d'autant plus qu'elles ne peuvent être négligées, qu'elles doivent être remplies de toute nécessité; car, à moins de demeurer étranger aux soucis de son foyer, un homme n'est-il pas tenu de remplir de telles obligations? »

\* \* \*

Une occasion s'offrit pourtant à More, qui devait lui procurer enfin quelque loisir, et permettre à l'Erasme qui était en lui de se manifester : la chance voulut qu'il fût envoyé aux Pays-Bas comme membre d'une délégation chargée de négocier les droits dans les Flandres des marchands de Londres, et d'en fixer le

statut à l'égard de ceux des autres marchands. Dans cette ambassade, More était donc au service du roi, situation qu'il avait évitée jusque-là, préférant demeurer un homme privé; mais, dans cette circonstance, il s'agissait de l'intérêt des marchands ses voisins, de l'intérêt de la cité de Londres; il était nécessaire qu'il fût au service du roi pour négocier avec le jeune duc de Bourgogne, alors âgé de quinze ans, le même qui devait être plus tard l'empereur Charles V.

Dans toute conférence diplomatique, chaque partie perd beaucoup de temps à attendre que l'autre ait fait un faux pas. Il en fut de même cette fois-là : les heures d'attente furent nombreuses et fréquentes. Cette inaction ne plaisait guère à Thomas More; il n'aimait pas, comme il y était forcé ici, de rester loin des siens pendant plusieurs mois. Sa famille lui manquait; en outre, pendant ce séjour à l'étranger, il n'était rétribué que comme un homme d'église ou comme un célibataire, c'est-à-dire largement quant à la nourriture et quant au logement, mais ne recevant aucune subvention pour sa famille demeurée à Londres. Par contre, il avait des loisirs. Ces loisirs, il les employa à s'entretenir avec les universitaires du continent.

On sait quel fut le grand sujet de conversation pour cet humaniste : ce fut l'*Eloge de la Folie*, d'Erasme. J'ai peine à croire que, durant les siècles précédents, beaucoup de lettres n'eussent pas déjà tenu les propos qui sortaient de la bouche d'Erasme, et sur le ton même, peut-être, qui est celui d'Erasme; mais jusqu'à la naissance de l'imprimerie, beaucoup de choses ne furent que dites, et restèrent ce qu'elles étaient, des paroles perdues. L'imprimerie alors ne datait pas d'un demi-siècle. L'*Eloge de la Folie* ayant été imprimé en volume, ce fait lui donnait une apparence d'autorité; il y a lieu de penser que cette circonstance n'est pas étrangère au fait que son auteur fut pris au sérieux. La chrétienté n'était pas encore habituée à lire un livre qui n'était qu'un pur persiflage : un chrétien, écoutant l'*Eloge de la Folie*, et donnant à cet ouvrage un peu plus d'importance qu'à une conversation tenue après un repas, pouvait en arriver aisément à un état voisin de l'exaspération. Un savant, de sens rassis, entraîné à prendre au pied de la lettre les arguments de toute bonne scolastique, et non à lire sur le visage d'un auteur, et enfin ne connaissant pas Erasme, ne pouvait manquer de s'irriter progressivement au cours d'une telle lecture. More eut l'occasion de défendre le livre, d'expliquer le but de cette fiction, et ce que c'était que la Folie, et quelle relation il y avait entre la Folie et la Raison. Mais il reçut aussi les compliments des partisans d'Erasme, souvent aussi attachés à la lettre que les ennemis du Hollandais. A leurs yeux, il était le « Morus » que l'*Encomium Moriae* portait à l'immortalité. Jamais chez lui il ne s'était à ce point senti l'homme à la mode, d'entendre son propre esprit ainsi porté aux nues, son esprit commença à s'animer. C'est ainsi qu'il en vint à écrire un ouvrage assez différent de l'*Eloge*, mais néanmoins inspiré de lui, et qui fut en un certain sens le pendant de ce livre.

Quelque huit années plus tôt avait paru dans les Etats du duc de Bourgogne un ouvrage fascinant comme un conte de fées. Il n'est même pas sûr que ce ne fût pas un conte de fées. Ce livre s'appelait *Voyages d'Americus Vesputius* du nom de l'homme qui devait donner son nom au continent récemment découvert.

« Nous quittâmes le port de Cadix, écrit Americus, avec quatre navires semblables et nous commençâmes notre voyage en nous dirigeant directement vers les îles Fortunées, appelées aujourd'hui les Grandes Canaries, et situées dans l'Océan à l'extrémité de l'ouest inhabité. »

Il met la voile vers l'Ouest et touche une terre dont les habitants avaient des mœurs très différentes de celles des Européens. Les raisons d'être de leurs coutumes étaient difficiles à saisir :

les unes étaient logiques, les autres absurdes, mais tous les détails cités par Americus étaient propres à intriguer, et en tout cas des plus pittoresques :

« Lorsqu'ils partent en guerre, écrit notre auteur, ils amènent leurs femmes, non point parce qu'elles combattent à leurs côtés, mais parce qu'ils emportent avec eux leurs biens terrestres, et qu'une femme est capable de porter sur le dos, pendant trente ou quarante lieues, un fardeau qu'aucun homme ne pourrait porter aussi longtemps. »

Ces peuplades allaient nues; elles craignaient les Européens parce que les Européens sont vêtus. Elles n'avaient pas de lois n'offraient pas de sacrifices, mais étaient pires que les païens :

« Leur façon de vivre, dit Americus, était, autant que j'en puis juger, épicurienne. »

Elles habitaient dans des maisons communes, changeaient de logis à intervalles réglés d'avance, avaient un moyen pour se débarrasser des malades incurables. Enfin elles avaient une qualité fort louable, une qualité inconnue des Européens. Écoutons Americus :

« Les richesses dont nous jouissons, en Europe et ailleurs : l'or, les bijoux, les perles et toutes choses à nos yeux précieuses sont pour eux sans aucune valeur. Bien qu'ils en possèdent chez eux, ils ne travaillent pas pour les acquérir et ne leur attribuent aucun prix. »

Erasme avait écrit un livre où il peignait un pays qui existe : l'Europe, un pays où tout est gouverné par la Folie. Pourquoi, pensa More, ne pas écrire un livre divertissant, à la manière dont le livre d'Americus est divertissant : un livre qui traiterait d'une île appelée « Nulle part », c'est-à-dire en grec : *Utopie*?

\* \* \*

Certains pensent que More écrivit son *Utopie* avec l'intention de suggérer des réformes, et qu'il eut recours à une fiction pour pouvoir dire des choses qu'il eût été indiscret de dire ouvertement. A mon avis, c'est poser le problème à l'envers, et More dut commencer à écrire son *Utopie* pour amuser un petit cercle d'humanistes qui goûtaient fort son latin, et qui étaient trop au-dessus des préoccupations terrestres pour prendre quelque intérêt aux soucis de la foule. Mais More n'était pas qu'un amuseur; et il est certain qu'il fut tout, sauf indifférent; il se trouva donc souvent entraîné malgré lui à s'émouvoir, voire parfois à s'indigner.

L'histoire même de la composition du livre nous montre qu'il en fut ainsi. More commença de l'écrire en Belgique, parmi des érudits et des lettrés, esprits tout disposés à le bien comprendre. Il l'écrivit comme un pastiche d'Americus, comme une réplique à Erasme, comme une suite à une charmante satire. Puis il rentra en Angleterre. Dès lors, ses méditations, la gravité de ses occupations, la société aussi de ses compagnons anglais, tout cela peut-être influença son esprit dans le sens opposé à la fantaisie dénuée d'arrière-pensées. Toujours est-il qu'il écrivit une seconde partie de son *Utopie*, un nouveau fragment qu'il plaça en tête de son livre. Ce qui forme la seconde partie de l'ouvrage fut donc écrit d'abord, et ce morceau est bien plus près de la pure fantaisie : il se lit comme un divertissement philosophique; on ne fait que prendre plaisir aux merveilles du pays de « Nulle part ». Par contre, dans la première partie, nous cherchons d'instinct à découvrir ce qui clochait dans l'Angleterre de ce temps-là. Ce que nous venons d'exposer concernant les deux parties d'*Utopie* a toujours été connu des historiens de la littérature,

si même les sociologues qui se sont approprié cet ouvrage ont négligé ce fait.

De même que les humanistes aiment à badiner avec élégance et légèreté sur les thèmes philosophiques les plus graves, ainsi More, dans la deuxième partie de son *Utopie*, joue avec la notion d'homme naturel, de l'homme n'ayant que sa seule raison, dépourvu du secours de la Grâce et de la lumière de la Révélation divine, notion dont les philosophes chrétiens des siècles précédents avaient beaucoup disserté. Au début de la discussion, il part de ce postulat qu'Erasme avait dit vrai en déclarant que la Folie gouverne tous les hommes. Pour trouver des hommes gouvernés par la raison, il faut aller au pays de « Nulle part ». On se trouve là en un lieu dont l'aspect géographique n'est pas très différent de celui de l'Angleterre, ou tout au moins s'écarte peu de l'idée qu'un Londonien d'alors pouvait se faire de l'Angleterre. « Nulle part » est une île avec une grande ville qu'arrose un fleuve; jusqu'à cette ville, la marée se fait sentir. Le pays environnant est divisé en régions qui ne sont pas très différentes des comtés anglais, et les villes qu'on y peut voir ne diffèrent pas tellement des villes anglaises. Cette ressemblance géographique de « Nulle part » avec l'Angleterre rend d'autant plus frappante la conduite des Utopiens, gens gouvernés par la raison. Elle permet à More d'écrire, en retenant sa langue, des choses aussi impossibles que ceci : « Néanmoins, il n'est interdit ni défendu à personne, après que les palais ont été approvisionnés, de rapporter chez lui du marché sa provision de viande, car on sait qu'aucun homme n'agira de la sorte s'il n'y est poussé par un motif raisonnable. » Imaginez seulement que vous appreniez qu'un de nos frères a agi ainsi... Il y a aussi ce passage relatif aux enfants : « Tous les autres enfants des deux sexes, filles et garçons, qui ne sont pas encore nubiles, ou bien servent à table, ou bien, s'ils sont trop jeunes, se tiennent debout à proximité, observant un merveilleux silence. » Pour ma part, j'appellerais ce silence non pas merveilleux, mais miraculeux.

Si More avait fait dépendre les mœurs, les actes et les coutumes de ses Utopiens d'une ligne philosophique bien arrêtée, son livre eût perdu sa qualité de prime-saut, et du même coup sa vraisemblance, et nous n'aurions eu qu'une assez pauvre fiction. Mais il y a dans la description de ces mêmes mœurs des détails qui paraissent copiés dans le voyage d'Americus, et qui font d'*Utopie* une parodie des récits de voyage. Cependant, dans tout le récit, on ne trouve rien d'absolument absurde; je pourrais même dire qu'on y trouve des choses si raisonnables qu'elles sont comme une satire de la raison elle-même et semblent démontrer que l'homme pour se guider doit avoir plus que la raison. Par exemple, les Utopiens présentent la jeune Utopienne nue à l'homme qui désire l'épouser; l'homme n'est pas autorisé à fixer son choix avant cette suprême entrevue. Cette conception est, en un sens, parfaitement raisonnable; pourtant elle paraît inconvenante à tout esprit humain. En outre, More fait des Utopiens une peuplade très déloyale dans la guerre. Il les montre stipendiant des assassins pour se débarrasser des chefs de leurs ennemis, ce qui, quel que soit le prix exigé par les assassins, revient moins cher que d'entretenir une armée. Il fait mettre à mort les incurables, pourvu que ceux-ci aient donné leur consentement. Toutes ces choses, je crois que More les a mises dans son *Utopie* dans le même esprit que Pic de la Mirandole offrait de soutenir des thèses qu'il reconnaissait pertinemment fausses. Autant valait dire : « Arrivons-en là, coûte que coûte. Ces choses ne sont-elles pas raisonnables? »

\* \* \*

En réalité, More avait beaucoup plus de respect pour la raison que la plupart de ses amis les humanistes. Il vivait dans un temps

où l'on avait beaucoup abusé de la raison; c'est pour cela qu'elle était gravement discréditée. Bien que certaines coutumes des Utopiens puissent, quoique raisonnables, nous paraître révoltantes, les Utopiens sont, la plupart du temps, dignes d'admiration à la fois pour leur sagesse même, et parce qu'ils ont fait usage de leur raison. Par exemple, c'est en raison de leur raison qu'ils croient en Dieu. Il ne peuvent pas, étant raisonnables, ne pas croire en Dieu. Autrement, ils ne seraient pas humains. Si tolérants soient-ils à l'égard de telle ou telle autre religion, ils exigent au moins que leurs concitoyens croient en Dieu, en une vie future, en un châtement et en une récompense. Sans cette croyance, les citoyens perdent leurs droits, car il ne serait pas raisonnable de mettre sa confiance en un homme qui aurait refusé de faire usage de son intelligence. En outre, c'est aussi une vérité que l'homme qui ne croit pas en Dieu, s'il est raisonnable, est un mauvais homme. L'Utopie en dit long concernant la raison, car dès que les actions de l'homme deviennent raisonnables, d'étranges choses s'ensuivent.

Les Utopiens forment donc un peuple raisonnable, mais ne sont point un peuple aimable. Ce n'est pas davantage un peuple qu'il faut prendre pour modèle. Aux yeux de More, les Utopiens sont plutôt des gens qu'il faut plaindre, puisqu'ils n'ont pas reçu les lumières de la Révélation. Quant aux Chrétiens, honte sur eux, car ils ne se servent pas de ce que Dieu leur a donné, tandis que ces Utopiens n'y manquent pas. Les Utopiens ont reçu les lumières de la raison, et ils se servent de la raison. Les Chrétiens ont reçu la Foi et la Raison, mais de la foi ils font mauvais usage, et de la raison point d'usage du tout.

L'*Utopie*, comme il était naturel, devenait ainsi un livre sérieux, non point en ce qu'il recommandait aux Chrétiens d'avoir quelques prêtresses comme il y en avait en Utopie, non point en ce qu'il recommandait l'institution du divorce — chose plausible dans le cas où le sacrement de mariage n'existe pas — mais en ce qu'il condamnait l'Europe de son temps pour ses aberrations sans nombre et la carence qu'elle offre à cet égard dans le tableau de la communauté chrétienne.

Quelle aberration pouvait être pire que ce culte de l'or, si en faveur dans le Londres de cette époque? Cet or qu'on ne se contentait pas de thésauriser, mais qu'on étalait à tous yeux et partout sous forme d'ornements ostentatoires : c'est le cardinal Wolsey qui décore sa salle à manger de plats d'or accrochés aux murs par centaines, un chandelier devant chacun. Ce sont les riches et les courtisans qui se couvrent le corps d'habits brochés d'or, portent des chaînes d'or, afin de bien montrer qu'ils sont gens d'honneur et justement honorés. Où eût-on rencontré en Angleterre ce bon sens des Utopiens qui, voyant qu'on ne pouvait guère utiliser l'or, en usaient pour stigmatiser les voleurs et décorer leurs vases de nuit?

Parfois l'ironie est chauffée à blanc, comme celle de Dante lorsqu'il parle de Florence. Les Utopiens ne font alliances, ni ligues, comme font les autres nations : ils trouvent que chez leurs voisins ne règne pas assez de constance dans le maintien des ligues formées. En fait, les rois de ces pays se considèrent comme au-dessus de la loi de justice; le prince trouve que rien n'est illégal s'il s'agit de satisfaire sa convoitise. Les Utopiens estimaient donc préférable de ne conclure aucune alliance internationale. Il en allait tout autrement de l'Europe! Et aussi de la Chrétienté :

« Car, dit More (ou plutôt Raphaël Hythloday parlant d'*Utopie*), ici en Europe, et particulièrement dans ces contrées où règnent la foi et la religion du Christ, la majesté des ligues est partout estimée sainte et inviolable. Cela, grâce en partie à la justice et à la bonté des princes, grâce aussi au respect qu'on a pour les admonitions venant de l'autorité religieuse. »

Une telle remarque, faite à un moment où chaque potentat d'Europe poignardait son voisin, aurait provoqué dans n'importe quel auditoire un moment de silence.

Parlant du pays de « Nulle part », More s'était laissé aller à plus de gravité qu'il n'en avait eu d'abord le projet. Cette même gravité le conduisit à écrire sur le pays de « quelque part ». Comme je l'ai dit, il peignit l'Angleterre; son personnage de Raphaël Hythloday commenta les abus criants du royaume. Ainsi naquit cette première partie de l'*Utopie* qui, qu'on me permette de le répéter, fut composée en dernier lieu, bien que publiée avant l'autre. Il est vrai que les opinions personnelles de More n'y apparaissent pas directement, puisqu'il recourait pour les exprimer à la fiction d'un dialogue, et puisque ce dialogue n'aboutissait point à une conclusion, mais à un banquet, comme il est constant chez les humanistes. Il n'en ressort pas moins qu'aux yeux de More les calamités qui accablaient l'Angleterre étaient, en premier lieu : le vagabondage résultant du licenciement des armées et de la révocation arbitraire de groupes importants de serviteurs par les magnats de l'argent ou du pouvoir; en second lieu, la sévérité de la loi qui frappait aussi lourdement le coupable pour le vol d'un mouchoir que pour le meurtre d'un homme, de mort dans l'un et l'autre cas; en troisième lieu, la dépossession des petits propriétaires terriens par les grands seigneurs, ce qui ne servait qu'à développer les pâturages à moutons :

« Ma parole, dit Hythloday au cardinal Morton, vos moutons qui étaient si doux, si familiers et si frugaux, j'entends dire qu'ils sont devenus si gloutons et si sauvages qu'ils en viennent à tondre et même à dévorer les hommes. Ils détruisent, dévorent, engouissent les champs, les maisons, les villages. Voyez en quelles parties du royaume pousse la laine la plus douce, et partant la plus chère : c'est là où nobles et gentilshommes (voire certains abbés, saints hommes, plaise à Dieu!) ne se contentant plus des revenus et des profits que leurs ancêtres et prédécesseurs avaient coutume de tirer de leurs terres, et ne se bornant plus à la satisfaction de vivre ne repos dans les plaisirs, en laissent plus place aux labours, ce qui assurément est sans profit pour le bien public et même nuisible à l'ensemble des citoyens. Ils transforment tout en pâturages, abattent les maisons, rasant les villes et ne laissent debout que l'église, dont ils feront, je suppose, une bergerie. »

More avait commencé par essayer d'écrire un livre dans le genre de l'*Eloge de la Folie*; le livre qui sortit de ses mains a tout juste autant de rapports avec l'*Eloge* que le caractère de More en avait avec celui d'Erasmè.

Et quelle différence dans le destin de ces deux livres! L'*Utopie* a laissé un vocable qui appartient maintenant à toutes les langues de l'Europe : le nom même d'Utopie. Il a été traduit et retraduit sur le latin original. Il a été lu, maintes fois interprété mal à propos et mal compris, relu encore, comme tous les grands chefs-d'œuvre, comme la *Divine Comédie* de Dante, comme les tragédies de Shakespeare. En fin de compte, il se trouve que le seul humaniste qui ait choisi de ne point viser à cette immortalité, que tant d'autres se sont ingéniés à atteindre de toutes les manières, se trouve être aussi le seul qui ait écrit un ouvrage qui devait rester indubitablement vivant (1).

DANIEL SARGENT.

(Traduit de l'anglais par Maurice Beerblock.)

(1) Nous devons à la grande obligeance des éditeurs, MM. Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris, ce nouvel extrait inédit du *Thomas More* qui paraîtra le mois prochain dans la collection « Les Iles ».

## Les Enseignements de l'Histoire

# Feu la Marine Royale Belge<sup>(1)</sup>

En arrêtant le titre de cette causerie, je m'étais proposé de raconter une histoire : histoire de petits navires et de grands marins.

L'histoire en est brève : trente ans à peine.

Les navires n'étaient pas grands et ne furent pas nombreux : d'abord une douzaine de chaloupes canonnières et de canonnières grées en goélettes de 5, et de 7 pièces d'artillerie et qui avaient à bord 15 fusils, 8 sabres, 15 pistolets, 7 piques, 7 hâches d'abordage, — ainsi que nous le révèle le budget de 1831; ensuite deux brigantins de 8 canons, dénommés *Le Congrès* et *Les Quatre Journées*, de 25 mètres de long entre perpendiculaires, 6 mètres de large; enfin une goélette marchande, la *Louise-Marie*, de 200 tonneaux, transformée, en 1840, en unité navale en l'armant de 10 caronades de 12 et un brick, le *Duc de Brabant*, construit en 1843, 33 mètres de long, 500 tonneaux, armé de 20 canons.

Ne souriez pas en entendant les dimensions de ces navires. A cette époque, la mer était sillonnée de « coquilles de noix ». S'il est vrai que les canonnières de la Marine royale avaient modeste aspect, ainsi qu'en témoignent les dessins de De Braeckeleer, les deux dernières unités avaient belle allure; le peintre de la mer de cette époque, Clays, nous a laissé, sur quelques toiles jalousement conservées au Musée de l'Armée et en mon bureau, des silhouettes élégantes et fières de la *Louise-Marie* et du *Duc de Brabant* croisant en grande rade d'Ostende.

M. Leconte, le très actif et érudit conservateur du Musée de l'Armée, garde précieusement les modèles de ces bateaux, maquettes solides au grément robuste, avec de petits marins de bois à la manœuvre des voiles, maquettes toutes spéciales, étranges, simples et fortes, qui ont une signification particulière : c'étaient les jouets de Celui qui devint dans l'histoire le Roi Léopold II.

Grâce à l'intelligence et à l'activité de M. Beuckeleers, créateur et ancien conservateur du Musée maritime d'Anvers, nous posséderons bientôt aussi, indépendamment du modèle se trouvant au Musée maritime, une magnifique réduction du brick *Duc de Brabant* qui figurera au centre de la collectivité maritime que nous réaliserons à l'Exposition de Bruxelles.

\* \* \*

Ces navires étaient montés par des états-majors et des équipages splendides. Bornons-nous à rappeler le nom de quelques officiers.

Pierre Petit, lieutenant de vaisseau en 1831, commande une canonnière à vingt-huit ans, ayant fait jusqu'alors carrière à bord de navires marchands; reçoit le commandement de la *Louise-Marie* et se rend à notre colonie de Santo-Thomas, en Afrique, à La Plata, au Brésil.

Le Gantois François Schockeei entre à dix-huit ans au service de la Marine des Pays-Bas. En 1831, passe dans notre marine, commande la flottille d'Anvers; il fut le premier commandant du brick *Duc de Brabant*.

F. Claeys, né en 1786 à Ostende, s'embarque à dix ans à bord

(1) Conférence prononcée à Anvers.

d'un corsaire français; à vingt-six ans, passe au service des frégates dans la marine hollandaise; se trouve en 1803 en service sur l'Escaut; embarque sur la corvette française *Le Chien marin* en l'an XIII, reprend du service sur un corsaire en 1807; de 1812 à 1831 navigue, à bord de bricks et de frégates marchandes, sur toutes les mers du monde; prend en 1832 le commandement de la Compagnie de Marins créée à Anvers; commande ensuite une canonnière sur l'Escaut; embarque en 1842 sur la *British Queen*; prend le commandement du premier paquebot belge de la ligne d'Ostende-Douvres, et finit sa longue carrière à bord d'une autre malle, la *Ville de Bruges*.

Un Anversois, Joseph Van Haverbeke, né en 1812, quitte la marine marchande hollandaise pour s'engager à la marine militaire belge en 1832; sert dans la flottille de l'Escaut, embarque sur des navires marchands militarisés, commande la *Louise-Marie* et le *Duc de Brabant*; chef du service Ostende-Douvres; puis de la station d'Anvers; termine sa carrière comme inspecteur général de la Marine et meurt à Anvers, en 1908. Splendide type de marin — tête d'oiseau de proie, pommettes saillantes, orbites profondes, menton carré — homme d'une seule pièce, qui abattra sa poigne au Rio Nunez et couvre notre pavillon de gloire.

Et tant, et tant d'autres! Le Hardy de Beaulieu, La Barre d'Erquelines, Eycholdt, Jacquet-Anciaux, Hoed, Roose, Seghers, Picard, Godtschalck, Swarts, van Zuylen van Nievelt, de Boninge, Michel, van Schoubroeck, Tack, Masui, Mestrieau, Dufour, d'autres encore; noms bien belges, n'est-il pas vrai, noms familiers, noms de chez nous. Toutes nos villes ont donné de leurs fils à cette marine; les âmes les plus généreuses y ont vibré à l'unisson, dans un beau rêve de grandeur pour le pays.

Je citerai encore le nom d'un seul d'entre eux : Joseph Sinkel, écrivain, philosophe; né à Doische en 1823, entre dans la marine en 1841, embarque sur la *Louise-Marie*, sur des trois-mâts militarisés, sur le *Duc de Brabant*, commande les paquebots d'Ostende-Douvres et nous laisse ses mémoires sous le titre *La Vie d'un Marin*, dont les deux volumes, édités en 1872 et 1874, nous documentent sur notre développement maritime à l'époque la plus intéressante de la Marine royale. A travers ses descriptions des pays lointains, ses narrations des incidents du bord, ses explications des manœuvres du navire, ses impressions d'escales, ses succès mondains, ses déboires d'officier, ses considérations philosophiques, ses appréciations politiques, bat un cœur enthousiaste et loyal; il a l'orgueil de son métier, la fierté de son navire et de son pavillon; son histoire est celle de tant de ses frères, — lamentable et splendide — et par lui, nous comprendrons les aspirations, les rêves et les désillusions d'une époque.

Cette vie, toutes ces vies ont animé, pour moi, les paperasses officielles, la matricule des officiers et du personnel subalterne de la Marine royale, conservées dans mes bureaux, et ont fait surgir du passé la phalange des grands marins des temps héroïques. C'est du reste dans ces vieux papiers, dans les vénérables archives de mon administration, que sont enfouis les éléments de l'histoire de cette Marine royale. Sur des notes ministérielles se retrouvent parfois des annotations de Léopold I<sup>er</sup>; une lettre de mer — en peau d'âne — de la *Louise Marie*, dont le temps a fait tomber les cachets de cire, est classée parmi des propositions de gens de mer, des projets d'expansion maritime d'hommes d'affaires; des notes administratives de hauts fonctionnaires, admirablement calligraphiées, se mêlent à des minutes de lettres de ministres, noms hier encore illustres; signatures aux encres passées; papiers jaunés des dossiers dormants; poussières...

En fouillant ces documents, en lisant Sinkel, d'autres que moi ont donné des aperçus historiques du plus haut intérêt; je rends hommage à leur travail inlassable et éminemment utile dans un pays qui ignore les plus belles pages de son Histoire, qui



ne se rend pas compte des efforts déployés par ses ancêtres pour créer une nation forte et indépendante. Les noms des Leconte, des Maroy, des Hennebicq, des Petitjean, doivent être cités ici; en les nommant, je songe aussi à ces autres dévoués propagandistes de l'idée maritime qui ont écrit au sujet de nos marins et de nos navires à travers les âges : Terlinden, Prims, Denucé, Huisman, Crokaert, de Burbure, Rotsaert. Je suis venu après eux à l'étude de notre histoire maritime et comme eux, je me suis plongé dans un passé glorieux pour y découvrir des raisons d'espoir et pour fortifier ma foi dans l'avenir.

Mon premier contact avec feu la Marine royale belge fut cependant autre que livresque et quelque peu original. C'était il y a de nombreuses années. Enfant d'Anvers, j'apprenais à connaître la capitale et j'avais « découvert » le Musée de la Porte de Hal, où mon imagination avait libre jeu parmi les armures de tous temps, les drapeaux et les tambours. Je m'étais arrêté devant une vitrine renfermant des souvenirs : un sabre, un ceinturon, des épaulettes, des décorations et, sur un écriteau je lus : Michel, inspecteur général de la Marine. Une deuxième vitrine attira mes regards : un chapeau claque, un habit brodé d'or où des feuilles d'acanthé entourent des ancrés, un sabre d'honneur, exécuté par le bijoutier du Roi, dont la lame damasquinée reproduit ces mots : « Les négociants du Rio Nunez au commandant Joseph van Haverbeke ». Et un étonnement me saisit : une marine de guerre belge? Quand donc vécurent ces marins de guerre, qu'ont fait ces vaisseaux du Roi?

Je l'ai appris depuis. Ces quelques uniformes, ces armes, ces tableaux, ces modèles, ces archives, quelques traditions parmi nos officiers de la Marine de l'Etat, des noms, un peu de gloire, c'est ce qui reste d'une petite marine qui fit de beaux voyages, qui eut de nobles ambitions.

Souvenirs, oui, mais aussi grande leçon.

\* \* \*

En étudiant ces vies, en vivant cette histoire, je me suis aperçu de ce que j'abordais une route très longue, que certes nous ne pouvions ensemble parcourir en une heure ce soir; qu'il fallait mettre cette page dans un livre, pour montrer que cette marine ne fut pas une fantaisie, une improvisation, mais une chose logique et nécessaire; qu'il fallait remonter dans le passé, faire revivre les grandes époques de notre entité nationale, aller même jusqu'aux origines et considérer nos premiers ancêtres.

Mais, sous cet aspect, notre Histoire n'a pas été écrite. L'Académie de marine, que nous avons créée récemment, contribuera peut-être à y arriver un jour.

Il y a une continuité dans la vie des peuples. A travers les âges, leurs besoins d'expansion se répètent; les mêmes nécessités du commerce se font jour. Les relations importantes s'établissent par mer; les pénétrations pacifiques ou brutales, — les marines de commerce et de guerre se sont longtemps confondues et mêlées — sont plus aisées par l'eau que par les terres, les mouvements de peuples plus larges et plus complets. Histoire éternelle de la conquête des marchés, des civilisations différentes qui font le troc de leurs produits et de leurs biens.

Nos populations, autant que d'autres, ont participé de tout temps à cette immense « foire des eaux ». Il suffit pour s'en convaincre de rechercher l'histoire de la Marine sur les côtes des Flandres et le long des rives de nos fleuves. Elle est retracée notamment par Henri Malo dans : *Les Corsaires Dunkerquois et Jean Bart*, et par van Bruyssel, dans *L'Histoire du commerce et de la marine en Belgique*.

Cette histoire s'explique par la configuration de nos côtes et la

succession ininterrompue de bancs, qui constituent une protection efficace pour ceux qui les connaissent. « Les légers flibots se feront un jeu de voler par-dessus les bancs, narguant les gros navires lancés à leur poursuite, qui devront virer de bord, ou s'échouer. Devant les ports, les vaisseaux de blocus ne pourront garder que les passes, sous peine de toucher le fond; entre leurs lignes, les frégates légères glisseront comme de souples anguilles. » Malgré l'empiétement ou le recul des eaux et l'effondrement de villages et de villes, ou l'assèchement de rivières, cette situation ne changera pas.

Derrière cette ligne de hauts-fonds, Dunkerque, Nieuport, Ostende; plus loin, les îles de l'Escaut.

C'est là, à ce carrefour des grandes routes transocéaniques, qu'une marine peut naître et vivre. Nous la voyons prospérer aux heures les plus glorieuses de notre Passé.

La Ligue Hanséatique provoque l'échange des richesses du monde; Bruges se déploie magnifiquement, mais son règne est éphémère; ses navires doivent s'arrêter à Damme, puis à l'Ecluse, et la splendeur d'Anvers surgit du fond de l'Escaut.

Une population dense, industrielle, active, va trouver, au large des côtes, une pêche abondante; pêcheurs et écumeurs vont se fixer le long du littoral.

Rendez-vous de pirates, nids de corsaires.

Toujours des navires de toutes formes y abonderont : pêche, commerce ou guerre, c'est tout un.

Le Seigneur n'a pas besoin de marine de guerre; il affrète les navires marchands ou s'en saisit. Ainsi font les comtes de Flandre lorsqu'ils interviennent en Angleterre.

Les flottes se concentrent au Zwin.

En 1060, Tostig, frère de Harald et gendre de Baudouin de Flandre, y rassemble soixante navires, montés notamment par des aventuriers flamands, et ravage les côtes anglaises; et c'est de là qu'un peu plus tard les nefes flamandes emportent les croisés qui prendront Laodicée en 1097. Godefroid de Bouillon trouvera des corsaires flamands et brabançons sur les côtes de Syrie devant les murs d'Antiochette.

Au fait, les Croisades exerceront une grande influence sur le développement du commerce et de la navigation des Flandres et l'on peut affirmer que le mouvement chrétien fut soutenu par l'intérêt économique et la recherche des affaires avec l'Orient.

La navigation entre la Flandre et l'Angleterre se développe et ce commerce nouveau est convoité par les Normands. Le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, en est une victime : les navires qui, du Portugal, lui amènent sa fiancée, sont pillés, mais le comte de Flandre arme une flottille et extermine les pirates en 1186.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, les Flandres sont le point névralgique de la lutte pour l'hégémonie mondiale. Des flottes innombrables fréquentent la côte flamande. L'abbaye des Dunes à Coxyde, elle-même, est armateur. Tous les navires sont armés, qu'ils soient de pêche ou de commerce, ou professionnels pirates. Ils s'attaquent mutuellement, malgré les trêves que les princes essayent de conclure et de faire respecter. D'une manière générale cependant, Français et Flamands luttent contre Anglais et Gascons.

« Chaque fois que les Flamands naviguent en compagnie de l'armée navale de France, ils marchent avec l'amiral et les gens de Seine à l'avant-garde, à cette place d'honneur que les Espagnols n'oublieront jamais de leur réserver exclusivement plus tard. »

Suit le XIV<sup>e</sup> siècle, et la grande lutte des Flamands contre Philippe le Bel. Les marins de Flandre combattent les Anglais et les Français; bien souvent, ils s'attaquent encore entre eux, d'un port à l'autre; nos « Frères de la côte » sont toujours là où il y a à piller : ils écument la mer, capturent les marchands.

Bref, un désordre empreint de grandeur, malgré les pilleries

et les massacres, d'où surgissent des figures d'hommes de mer flamands : van Biervliet, van Gavere, Crabbe.

Et puis s'engage la guerre de Cent-Ans; elle débute en mer. L'amiral français concentre une flotte au Zwin; ses troupes s'empresment, dès leur arrivée, de saccager la côte; la riposte est vive : 8,000 Flamands prennent à revers les 60 navires de la troisième ligne française et déterminent la débâcle.

Dès le haut moyen âge donc, activité maritime considérable sur les côtes de Flandre. Le trafic s'étend à toutes les parties du monde et se fait par mer. L'influence du port de Bruges, vaste entrepôt, s'étend à tout le nord de l'Europe.

La Flandre est rattachée à la Maison de Bourgogne en 1384. Elle continuera à être une base d'opérations contre l'Angleterre. Ainsi, le 20 mai 1385, Jean de Vienne sort du Zwin avec 183 voiles et un an plus tard, une autre flotte française se concentre à L'Ecluse.

Les pirates se multiplient; les Normands attaquent les Anglais, et les Zélandais les Flamands; les Anglais s'en prennent aux navires battant pavillon de France ou pavillon de Bourgogne; Dunkerque, Nieuport, Ostende arment en course.

L'amiral de Flandre, Jean van Blanckaert, avec ses lieutenants van Aertrike et De Graeve, est chargé par Jean sans Peur d'escorter les navires marchands et de protéger le commerce; sa flotte attaque aussi bien les ennemis anglais et les navires d'Anvers, que les marchands mêmes qu'il doit protéger.

Malgré les condamnations à l'exil infligées à leurs capitaines par Bruges, Ypres et Gand, assaillies de réclamations; malgré les trêves des princes, la mer demeure le théâtre d'un brigandage en règle.

A côté de ces pirateries, des opérations navales plus régulières : au printemps de 1436, le duc de Bourgogne complète le siège de Calais en y envoyant sa flotte sous le commandement de l'amiral flamand, Jean de Hornes.

Les ports de Flandre souffrent de la confusion qui règne dans le commerce. Cependant, en 1446, le navigateur brugeois Jean vanden Berghe, découvre les îles Flamandes (Açores). La navigation vers les Indes s'organise; par la route du cap de Bonne-Espérance, les navires d'une première Compagnie des Indes orientales effectuent les longues randonnées. Les ducs s'attachent à protéger leur commerce.

Les Flamands se battent entre eux : Ostende et Bruges se révoltent contre Maximilien; Dunkerque et Nieuport prennent le parti de l'Archiduc. Ils s'enlèvent réciproquement leurs navires en une série de coups de main. La colonie espagnole déserte Bruges que la mer abandonne; à partir de 1488, Maximilien promet aux marchands castillans la jouissance, à Anvers, des privilèges dont ils bénéficiaient à Bruges. La prospérité d'Anvers s'établit sur les grandes entreprises coloniales des Espagnols et des Portugais.

Mais le lion rouge de Hollande et le lion noir de Flandre seront remplacés par le pavillon de Bourgogne. Lentement, l'influence des Etats de Flandre et son indépendance vont diminuer. Le mariage de la fille du Téméraire donnera les Pays-Bas à des princes autrichiens et espagnols; et nos provinces leur apparaîtront finalement comme des possessions lointaines.

De cette situation troublée : guerre entre puissances voisines, révolte en Flandre, dissensions en Hollande, Gueldre et Frise, une grande nation, indépendante et libre, eût pu se dégager.

Nos destinées étaient autres : les marins et les marines des Etats belgiques vont être absorbés lentement par des nations étrangères.

\* \* \*

Nous voici au XVI<sup>e</sup> siècle et à la domination espagnole. Les Flamands luttent contre les Danois, les Gueldrois, les Hanséa-

tes; ils soutiennent les Anglais contre les Français. De nombreux navires flamands participent au transport, d'Angleterre à Calais, des troupes d'Henri VIII, en juin 1511; ils se joignent aussi à Henri VIII pour escorter Charles-Quint en Espagne.

Avec leurs vaisseaux, les capitaines flamands André de la Capelle, Jean de Croesere, protègent le commerce de leur pays; ils attaquent les Ecossais et les Français. Ces derniers les assaillent avec plus de 80 navires. Le 21 mars 1552, le baron de la Garde, avec 25 vaisseaux, s'empare d'une flottille d'Anvers. L'année suivante, pour éviter leur prise, les 23 navires de la flotte d'Anvers sont convoyés jusqu'en Espagne par l'escadre de l'amiral Adolphe de Bourgogne et des deux vice-amiraux van Meckeren et Deleu.

Les bateaux de convoi ne sont pas suffisants; aussi, tout bâtiment marchand reçoit l'ordre d'assurer sa propre défense. Quant à la flotte, elle est placée sous les ordres d'un lieutenant de l'amiral et divisée en trois escadres : de Flandre, de Hollande et de Zélande. Un siège de l'amirauté est créé à Gand, en août 1560. Le comte de Hornes, amiral de la mer, est autorisé à se faire assister par deux conseillers du Conseil de Flandre. Parmi les amiraux de cette époque, nous relevons encore le comte d'Arenberg; parmi les conseillers, Charles de Malines, bourgmestre d'Anvers.

Gérard van Meckeren, qui commanda l'escadre de Flandre pendant vingt-cinq ans, avait inauguré la série des grands corsaires. Ah! le beau tableau que nous laisse Malo de son navire préféré, *Le Faucon*, acheté à un marchand d'Anvers :

« Sa poupe peinte en rouge flamboie sur les flots. Le vivant coloris de pavesades chatoie au soleil; au vent claquent pavillons, pennons et flammes, ceux de l'empereur, de l'amiral, de van Meckeren, de Bourgogne ».

Race étonnante de corsaires qui, pendant trois siècles, illustrera encore la côte flamande. Je ne puis vous narrer leur histoire; elle vous apparaîtrait comme une légende, tant il y avait de ténacité, de foi, de force, d'énergie, d'héroïsme au cœur de ces hommes qui ne voulaient pas que le pavillon de leur pays disparût de la mer.

Une grande période de notre passé maritime va finir. En 1566, la révolte des gueux éclate sur mer. La pêche et la marine de Flandre s'écroulent sous leurs coups.

Le duc d'Albe ordonne à Anvers et à Gand d'armer contre eux des navires; il concentre, en 1570, dans l'Escaut une flotte considérable dont l'unité la plus importante, parmi 26 vaisseaux de guerre, est le *Martin Janssen*, merveille d'architecture navale, de 1,500 tonneaux, construit à Anvers.

Les gueux assaillent la côte belge, débarquent en 1571 à Oostduinkerke, à Kerke-Panne, à Adinkerke, à Coxyde et veulent piller l'abbaye des Dunes.

Les Etats de Flandre tentent de réagir. L'Espagne mène une lutte impitoyable; ses escadres, battues par les gueux et la tempête, vont s'évanouir. En 1576, Philippe II n'a plus, dans les Pays-Bas, ni ports, ni marine. Farnèse essaiera de réorganiser celle-ci; les expéditions se succèdent. Cependant, le duc de Parme veut porter un coup décisif aux nations protestantes qui s'allient pour dominer le monde : une immense escadre est rassemblée pour détruire la flotte britannique; à Anvers seul, 40 navires de guerre sont armés. Malgré les efforts de Farnèse, l'invincible Armada périt toute entière, en 1588.

Après cela, la guerre de course va prendre un essor extraordinaire; les Flamands de nos côtes vont mener la vie dure aux Confédérés, tandis que la flotte stationnée sur l'Escaut pourrit lentement.

La fin de notre grande marine approche : l'Archiduc Albert demande à l'Espagnol Frédéric Spinola d'amener dans les eaux flamandes, huit galères.

Philippe II prépare encore contre l'Angleterre une nouvelle

expédition en février 1597, où figurent 25 hourques flamandes; mais le grand amiral de Wacken, à cause de sa qualité de Flamand, tombe en disgrâce; il en mourra de chagrin.

Derniers soubresauts : son successeur, le vice-amiral de Flandre Adrien Diriecksen, donne une ultime impulsion à la marine; il participe aux opérations relatives au siège d'Ostende. Il est recherché par l'ennemi; 14 vaisseaux s'acharnent contre lui seul; pendant un jour et demi, il résiste, jusqu'au moment où, dans la nuit du 17 au 18 novembre 1605, le vice-amiral de Flandre tombe, transpercé d'un coup de lance au ventre, au cours d'une bataille engagée contre les vice-amiraux de Hollande et de Zélande.

Oh! La mer vit à cette époque d'extraordinaires romans d'aventures! Contre l'emprise des Hollandais et des Anglais, les corsaires de Flandre tenteront de se dégager, de rompre les blocus, de faire au commerce ennemi le plus de tort possible; la guerre de détail se complétera par l'organisation de la guerre de course en escadre. Jacques Colaert, chevalier de Saint-Jacques, amiral de Flandre, fera des prodiges avec ses vaisseaux; les corsaires prendront, en 1629, 152 bâtiments. Mais Marten Tromp conduit les Hollandais; il bat aux Dunes l'Espagnol Oquendo; l'hégémonie de la mer est perdue pour les nôtres et sur les flots va se dresser la puissance de nos frères du nord, assurant le développement formidable de leur nation.

En 1653, l'escadre belge cesse de combattre sous le vieux pavillon à la Croix de Bourgogne et est incorporée à la flotte espagnole.

La guerre et l'anéantissement du commerce ont ruiné les provinces « obéissantes ». Le peu de trafic qui subsiste en Flandre et Brabant ne peut s'écouler que par les frontières terrestres.

Pour comble, le roi d'Espagne lui-même retire à ses sujets de par-deça, la liberté de la mer. L'acte de cession de la souveraineté des Pays-Bas aux archiducs Albert et Isabelle, stipule en son article 8, qu'il nous est défendu, sous peine de confiscation ou de mort, d'envoyer des navires aux Indes orientales ou occidentales. C'était barrer la route, recherchée dès avant les Croisades, enfin ouverte vers le fabuleux Orient, terre des trafics et des richesses.

Pendant ce XV<sup>e</sup> siècle, l'immense empire de Charles-Quint va s'effondrer par les maladresses de Philippe II et les faiblesses de ses successeurs. En 1648, nous faisons les frais du traité de Munster; la Hollande obtient la fermeture de l'Escaut. En 1662, Dunkerque, la grande ville des Flandres, passe définitivement à la France.

La Belgique sera l'éternelle sacrifiée des guerres; mieux soutenue, plus indépendante, mieux organisée, avec un sens national plus aigu, elle eût pu, sans doute, renverser ses destinées.

Temps d'abaissement et d'épreuve.

Mais notre pays ne meurt pas. Nieuport et Ostende continuent la guerre de course et la pléiade des héros de la mer grandit.

Et puis s'ouvre le XVIII<sup>e</sup> siècle. Lamentable période. Un dernier soubresaut au début : fondation à Anvers de la Compagnie des Indes qui, par le port d'Ostende, pourra faire, pendant quelques années à peine, un commerce fructueux. Mais sous la pression des grands rivaux, Charles VI dissout la Compagnie et nos derniers marins iront prendre du service à l'étranger.

Le pays se replie sur lui-même; il ne participe plus à la vie internationale. L'Escaut reste fermé, Anvers est sans navires et Bruges, l'abandonnée, s'endort dans ses vieux murs.

Et ce siècle de petitesse et de servitude passera ainsi pour nous, malgré la guerre de la Marmite et les intentions bienveillantes de Joseph II.

Puis une aube d'espoir se lève avec les idées de liberté de la Révolution française. Napoléon s'intéresse à Anvers; le port

est réoutillé, Ostende est réarmé. L'Empire tombe. C'est l'Union avec la Hollande.

\* \* \*

Telle est la fresque, largement brossée, des grands épisodes de notre histoire maritime. Je ne l'ai point émaillée d'anecdotes; elles eussent été poignantes. Il fallait uniquement rappeler nos premières luttes sur la mer, pour mieux situer l'effort maritime du début de notre indépendance.

Nous avons voulu faire ressortir les aspirations de notre peuple, ses besoins économiques, sa nécessité d'expansion à travers les siècles, et montrer comment, lors qu'il est conscient de sa force, que sa vie se déploie large et entière, qu'il suit sa vraie destinée dans toute son indépendance, sous la direction de princes éclairés et forts, comment il base sa force d'expansion et de rayonnement extérieur sur sa marine et sur la mer.

C'est ce que nos Princes ont compris et voulu, quand ils étaient vraiment chefs de ce pays, qu'ils suivaient ses besoins et qu'ils voulaient sa Grandeur.

\* \* \*

L'Histoire se déroule logiquement. A travers les âges, la vie des hommes, sur les mers comme dans les campagnes ou au cœur des cités, est faite d'histoires, petites ou grandes, qui peuvent être attrayantes par elles-mêmes, qui se suivent, se tiennent, et dont l'ensemble forme des périodes d'humanité. L'Histoire tout court surgit de ces vies multipliées, comme les châtons s'épanouissent sur une même tige dressée vers la lumière.

Il s'en dégage, avec un recul suffisant, des enseignements, des idées-force qu'on peut retrouver à travers les générations, qui forment les traditions d'un peuple et qui justifient une nation.

Notre Marine royale devrait, en réalité, être rattachée à nos marines d'antan. Nos marins de 1830 à 1860 n'ont été que les successeurs de ceux de naguère. Nos princes ont eu les armes des chefs de tous les temps; ils ont suivi les politiques que les conducteurs d'hommes ont adoptées, toujours et partout, lorsqu'ils ont voulu la grandeur du pays.

Une marine est une arme de Roi, d'autorité suprême qui suit, à travers les hommes qui passent, une politique de défense et d'expansion.

Marine royale. Arme de Roi.

Sous la Maison d'Angleterre, depuis Elisabeth jusqu'à Georges V, elle a fondé l'Empire de la Grande-Bretagne.

Aux grandes époques de la France, elle a appuyé l'œuvre des rois.

Avec les princes d'Orange, elle a fait naître les Pays-Bas.

Elle devait réaliser les buts économiques de nos comtes de Flandre et des ducs de Bourgogne.

C'est elle que notre premier Roi ambitionnera de créer et d'utiliser pour ouvrir à notre petit pays, replié sur lui-même, des horizons plus larges, en même temps que des marchés extérieurs.

Léopold I<sup>er</sup>, par son premier mariage avec la princesse Charlotte, fille du Régent de Grande-Bretagne, a reçu pendant son séjour dans ce pays, première nation coloniale et maritime du monde, une éducation royale. La Belgique va bénéficier de cette formation exceptionnelle. Au cours de son Règne, nous assisterons à des essais multiples d'expansion; alors que le pays cherchait encore sa voie, il a compris que, surpeuplée, la nation ne peut vivre uniquement sur son territoire, qu'elle doit exporter pour vivre, qu'il lui faut par conséquent des comptoirs à l'étranger et qu'elle ne peut les posséder sans colonisation, sans expatriation, sans marine de commerce et même, à cette époque, sans marine de guerre.

L'action royale s'exerce pour susciter les projets ou pour les

appuyer auprès du Gouvernement. Dès 1835, nous voyons De Lescluse partir pour l'Algérie; en 1837, la création d'une colonie sur les côtes de Guinée est envisagée avec l'assentiment de l'Angleterre; les circonstances politiques firent renoncer à ce projet.

De 1839 à 1843, des négociations sont entamées par le consul Blondeel en vue de la cession de la province d'Agami en Abyssinie. Vient ensuite l'essai de colonisation de Santo Thomas.

En 1847, l'idée se fait jour d'établir une colonie agricole dans une région à découvrir par notre marine royale; le Parlement s'y oppose.

Puis vient la tentative plus poussée du Rio Nunez.

Des capitalistes songent aux îles Philippines. D'autres jettent les yeux sur la Crète et Chypre, vers l'Océanie, vers l'Amérique centrale, vers l'Amérique du Sud.

La Marine collaborera à ces tentatives d'expansion économique. Pourtant, le pays n'est pas mûr. Les circonstances ne sont guère favorables. Les gouvernants eux-mêmes ne comprennent pas toujours et le règne passe. Les colonies dépérissent; la Marine meurt.

Mais un Fils succède au Père, et — bienfaits de la dynastie héréditaire — Léopold II, à dix-huit ans, fort de cette lourde et profonde expérience paternelle, prendra attitude au Parlement. Au cours de son grand règne, il réalisera tout seul, contre tous, le Congo. Cette réalisation, unique dans l'Histoire, est et restera une exception qui ne fut possible que grâce au génie d'un homme. Ce même homme comprendra la nécessité d'une marine et mettra tout en œuvre pour qu'elle naisse un jour, ne fut-ce que sous le pavillon marchand des compagnies maritimes.

HENRY DE VOS,  
Avocat honoraire,  
Directeur général de la Marine.

(La seconde partie de cette conférence paraîtra dans notre prochain numéro.)

## En quelques lignes...

### Son Excellence en Algérie

M. Regnier est revenu d'Algérie où il est allé faire le lit de violettes de l'ancien gouverneur bolcheviste, car Carde, le gouverneur présent, est à la veille d'avoir l'oreille fendue. Dans une série d'articles très informés à *Je suis partout*, Jean-Jacques Brousson a révélé les dessous de cette tartarinade politique.

De quoi souffre à l'heure actuelle la France d'outre-mer? D'une crise d'anticléricalisme et d'antipatriotisme. Depuis cinquante ans, on humilie là-bas le prêtre; dans les écoles ouvertes aux colons comme aux indigènes, on enseigne qu'il n'y a pas de Dieu, mais on respecte toutefois Mahomet. Dès qu'un pan de mosquée se détache, on le relève avec piété. On subventionne chaque année le voyage de La Mecque, mais on a empêché Lavignerie d'exercer son grand cœur apostolique en faveur des malheureux enfants qui vivent on ne sait de quoi autour de la casbah avec pour alibi une boîte de cirage. Résultat : dans un pays où la nationalité n'est rien et où la religion est tout, la France anticléricale paraît n'avoir d'autre Dieu que Allah, d'autre sanctuaire que La Mecque. On comprend l'orgueil de ce peuple enfantin quand il a appris qu'on avait dressé à Paris, la capitale de la France et du monde intelligent, une mosquée. Il s'est convaincu que les temps étaient révolus et qu'il n'y avait plus qu'à islamiser la France. Le voyage inopportun de M. Regnier a donné à ces chi-

mères subventionnées par M. Blum et par l'Allemagne un relief inattendu.

### La démission de la France chrétienne

Deux hommes ont fait régner le prestige français en Algérie : le général Bugeaud, qui a partout organisé des routes et creusé des puits, et le cardinal Lavignerie. Tous deux représentaient des idées latines d'hygiène, de probité et de propreté : tous deux luttèrent contre le sale Islam, car, il importe peu de donner aux fils de caïds l'instruction primaire et secondaire, de les envoyer à l'université, si on les marie avec des filles qui, à treize ans, prennent le voile et entrent au harem. L'Algérie sera latine ou musulmane; elle sera allemande, italienne ou espagnole, si elle est musulmane. Le dilemme est rigoureux : il ne s'agit pas de bâtir des mosquées à Paris, il s'agit de soutenir les clochers en Algérie.

L'émeute de Constantine a été déclenchée par la rumeur d'un sacrilège. Le bruit a couru dans les quartiers mahométans qu'un Israélite avait uriné contre une mosquée. Or, dans le même temps, une église aux environs d'Alger était jetée bas, incendiée par des fanatiques. Il n'y a pas eu d'émeute et le préfet n'a pas bougé. L'église est toujours par terre et personne ne parle ni d'indemnité, ni de justice. Ces choses-là sont beaucoup plus éloquents pour les indigènes que tous les discours de M. Regnier.

### Laïcisme républicain

Autre anecdote douloureuse et significative. Dans la casbah, des enfants de Français et de Françaises ont été abandonnés par des indésirables, venus se réfugier, pour des raisons judiciaires sans doute, dans cette piscine de Siloé. Ces petits gas ont été adoptés par les Arabes. Des dames de la colonie catholique se sont émues du péril des corps et des âmes de ces petits compatriotes; elles ont fait des démarches auprès des autorités. Il y aurait quatre-vingts de ces petits êtres en péril. On leur a répondu qu'il fallait respecter les lois de l'Islam, que le libéralisme français devait s'affirmer en cette occasion. Résultat : à l'heure présente, ces quatre-vingts petits garçons sont devenus des Arabes qui disent : « cirez, missi ». Et voilà la civilisation française, fabricant des cireurs de bottes!

M. Regnier, dans les derniers jours de ce voyage funambulesque où il a découvert l'Algérie entre une haie de bedaines et d'oriflammes, est entré dans une mosquée. Il a consenti à se chauffer des pantoufles pour ne pas polluer la pureté du sanctuaire, et il a présidé à une distribution de semoule aux femmes arabes. Pour tenir la balance égale, M. Regnier eût dû distribuer le pain bénit à la cathédrale d'Alger. Là, on ne lui aurait pas demandé de se déchausser! Mais sa conscience laïque et républicaine s'y fût impérieusement refusé!

### Vestiaire socialiste

Le citoyen Léon Blum, directeur du *Populaire*, habite dans l'île Saint-Louis un somptueux hôtel où tout est peint en blanc : pourquoi pas en rouge? Ce ne sont que draperies mates, verres opalescents, œuvres de Gide et de Karl Marx dans la bibliothèque, et des roses de France dans les vases de Sèvres; et, dans la salle à manger, une lourde et puissante argenterie, la plus belle de France. Il y a des pinces pour tout, pour les langoustes, pour les asperges, pour le sucre.

Le militant n'aborde jamais à cet étage : tapi sous la cage de l'escalier, se tient l'œil de Moscou, une très vieille fille acide, aux cheveux aventureux, au teint exzémateux, qui hurle : « Où allez-

vous? »; si l'on répond : « Je vais chez M. Blum », elle laisse passer; si l'on avoue : « Je vais chez le citoyen Blum » : « C'est ici », dit-elle; et de vous mener dans l'arrière-cour, à côté des latrines, dans une sorte de retrait meublé d'une table en bois blanc, d'un escabeau et de la déclaration des Droits de l'homme.

Comme il a deux appartements, l'un anachorétique pour les militants, l'autre bourgeois, cossu, pour les gens bien élevés, le citoyen Blum a deux habits. Quand il va à la pointe de l'île Saint-Louis, chez la princesse Bibesco, le citoyen Léon revêt un smoking impeccable, à revers de soie : à la boutonnière, le gardénia ou le camélia. Il se vaporise aux odeurs les plus Cotyngues. Mais s'il s'agit d'alerter la banlieue rouge, on abdique le col, on met un foulard démocratique, un vieux pardessus râpé, des souliers qui rient par toutes leurs pièces invisibles, et l'on prend pour voiture un abominable tacot, aux couleurs délavées, aux ailes froissées, d'un type périmé, grinçant, exténué.

Comme il a deux habits, l'un à revers de soie pour aller dans le monde, et l'autre, carmagnole râpée pour aller hurler avec les loups, le citoyen Blum a deux voitures. Sans doute aussi a-t-il deux consciences!

### Injure?

De temps en temps, tel journal catholique, qui se croit bien informé, reproche à Jean-Jacques Brousson d'avoir été enfant de chœur et séminariste. Or, l'auteur d'*Anatole France en pantoufles* est l'arrière-petit-fils d'un Huguenot tiré à quatre chevaux sous Louis XIV, Claude Brousson, et le fils d'un médecin très catholique, officier de Saint-Grégoire, qui soigna gratuitement pendant cinquante ans toutes les congrégations religieuses du diocèse de Nîmes. C'est le cas assez commun de ces villes languedociennes qui opposent dans leurs flancs orageux des populations mi-huguenotes et mi-catholiques,

Quand Jean-Jacques Brousson trouve ces accusations ridicules, il ne peut s'empêcher de goguenarder : « Mais pourquoi les curés me reprochent-ils d'avoir été élevé chez eux? A les entendre, il semble qu'il n'est rien de pire que d'être leur élève. On dirait qu'on sort du baignoire parce qu'on a été au séminaire. J'ai le regret de n'avoir pas fait ma théologie. C'est ce que je déclarais à un éditeur juif qui m'avait roulé et me reprochait, selon la légende, d'avoir porté le surplus et le collet. « Mon ami, lui disais-je, je n'ai pas été d'église et j'en suis bien marri; car, si j'eusse fait un peu de théologie, si j'avais appris, durant quatre ans, à raisonner à la manière de Mazarin, de Talleyrand, vous ne m'eussiez pas roulé : c'est moi qui vous aurais fait signer un de ces contrats qui vous eût arraché la laine sur le dos, tandis qu'au contraire... »

### L'Exposition de Paris

Les radicaux français sont très inquiets pour les prochaines élections. Stavisky est mort et enterré par la commission Guernut, Oustric sort de prison sans père, Bony menace de parler. Manque le nerf de la guerre, c'est-à-dire l'argent. Alors ils guignent l'Exposition 1937. Il y a là de la bonne galette, d'autant plus friande qu'elle est payée en grande partie par la municipalité réactionnaire de Paris et ils essaient de fourrer dans l'administration de cette future foire toutes leurs créatures besogneuses, tous les fils à papa qui ont beaucoup plus d'appétit que de talent, tous les râtés, tous les fruits secs. Mais ce qui fit le succès de l'autre exposition, la Coloniale, c'est qu'elle eut à sa tête un homme qui appliqua en pleine France, à Paris, au bois de Vincennes,

où Saint-Louis rendait la justice, les méthodes coloniales. Il ordonnait, il commandait, il gouvernait, et quand on le contrariait, il disait : « Je m'en vais. » A l'heure présente, il y a un projet d'exposition, des terrains, des plans, des appétits : il y a des pieds, il n'y a pas de tête. Et c'est pourquoi rien n'avance.

### Sont-elles authentiques?

A la Bibliothèque nationale, M. Lebrun a inauguré l'exposition des lettres de Napoléon à Marie-Louise durant les campagnes de France et de Belgique qui aboutit au cri sublime de Cambronne. Le président de la République renifla, avec son air désabusé, les paperasses qu'on lui montra; il essaya d'en déchiffrer quelques lignes, mais l'Aigle, quand il trempait sa griffe, ne s'inquiétait ni de l'orthographe ni des virgules, et autant vaudrait déchiffrer l'obélisque de la place de la Concorde. C'est ce qui a fait dire à quelques sceptiques que cette correspondance pourrait bien être fausse. Quoi de plus facile, en effet, que d'imiter sur un vieux papier du temps un gribouillage illisible! Ce qui transparait dans ce galimatias épique, c'est : « Fais sonner les cloches, tirer le canon; j'ai pris vingt mille prisonniers. Embrasse mon fils. » Mais tout cela se trouvait déjà en clair dans la correspondance publiée sous Napoléon le Petit. Il suffit d'une plume de plumeau, d'une bouteille d'encre défraîchie et d'un copiste, pour fabriquer des lettres césariennes. Une preuve, d'ailleurs, que cette hypothèse pourrait être vraie : c'est que les Anglais, si friands d'autographes de Jeanne d'Arc et de Napoléon (ils élèvent toujours des autels à leurs victimes), on dédaigné cette correspondance.

### ... Neuf morts, vingt-cinq blessés

C'est, à peu de chose près, le bilan de l'insurrection grecque. Le moindre lundi de Pentecôte, sur les routes macadamisées, fait deux fois plus de victimes.

Les Hellènes d'aujourd'hui se sont montrés, en l'occurrence, les dignes fils des Hellènes d'autrefois : prompts à l'injure, au défi qu'on se lance en des termes plus ou moins homériques, mais singulièrement prudents dès lors qu'il s'agit de passer à l'action. Les communiqués du champ de bataille de la Strouma sont édifiants. Il a suffi du vombrissement des avions et du fracas de l'artillerie qu'amplifiait l'écho des montagnes, pour que les insurgés se débandassent. Vingt-quatre heures plus tard, Venizelos restait seul avec sa provision de drachmes et son déshonneur.

Mais voilà! nous sommes en Grèce, c'est-à-dire à mille lieues de notre mentalité occidentale. Et notre erreur consiste précisément à juger les événements de là-bas avec notre « optique » d'ici — et qui est faussée. Parce que Venizelistes ou Metaxistes s'asseyent, à l'occasion, à la table où voisinent les négociateurs d'Europe et d'Amérique, nous les traitons comme d'autres citoyens du monde. Quelle naïveté! Les insurgés de l'*Averoff* sont restés tout proches des contemporains de Démosthène. Le Grec est toujours bavard et léger, inconstant et plus mobile que le flot de la mer. Il continue de s'attacher à un homme, quitte à l'ostraciser demain. Sait-on qu'en Grèce les élections ne mettent pas aux prises des partis, mais des clientèles? On vote pour tel candidat. Lequel n'a pas besoin d'exposer un programme. Il n'est que d'afficher son portrait.

Un de nos amis nous a raconté ceci. Le candidat à la mairie d'Athènes était, cette année-là, fort bel homme. Son portrait — réplique de l'Antinoüs — s'étalait sur tous les murs de la capitale. Avec cette seule inscription : « Telle forme, telle âme! » Ce qui contredit du tout au tout la morale d'une fable célèbre.

## Faut être photogénique!

Au demeurant, il semble que cette publicité électorale ait franchi les frontières de l'Attique. Le plan De Man se recommande aux foules belges par le visage même de son père francfortois. Comme le théoricien socialiste a l'air suffisamment distingué d'un chef de rayon aux Galeries Lafayette, on a jugé expédient d'adornier son chef d'un brûle-gueule. C'est ce qui s'appelle le correctif prolétarien. Sur un panneau voisin, le « Patron » penche vers son peuple un front dévasté et son regard de myope. On ne peut pas dire que l'effet esthétique soit très sûr. Mais il y a l'imagerie d'Epinal. Emile Vandervelde représente un capital de souvenirs et des trésors d'illusions.

En tout cas, les masses d'aujourd'hui aiment de savoir pour qui elles hurlent. Encore un symptôme de l'ère dictatoriale où nous finirons bien par nous trouver chez nous! Le droit de battre monnaie était autrefois réservé aux seuls souverains. Le timbre-poste avait maintenu la tradition. Depuis Mussolini et Adolf Hitler, le métier d'imagier officiel nourrit son homme. Les dictateurs se font peindre, sculpter, photographier, de face, de profil, de trois-quarts, à cheval, sur un tank, au balcon, à la plage. Et nos ténors de la politique de jouer, à leur tour, le rôle du « beau gosse »! A telles enseignes que le candidat à l'élection devra bientôt montrer son certificat d'eugénisme. Cependant les femmes n'ont pas encore le droit de vote.

Affiches électorales d'autrefois, caricatures barbouillées et vulgaires qui offensiez sereinement la majesté des futurs Pères Conscrits, vous appartenez à ce temps démodé où l'on riait sans honte de la parade politique sur les tréteaux! Nous avons contracté l'habitude de prendre au sérieux le marchand d'orviétan. Et c'est pourquoi le candidat photogénique est comme une icône, au carrefour.

## Cartesiana

On a galvaudé l'épithète de « cartésien ». Comme tous les passe-partout, cette clef facile ouvre bien des portes. Resterait à savoir si l'on n'a pas affaire à une fausse clef. Tant de gens qui n'ont jamais lu le *Discours de la Méthode* se font du cartésianisme une idée commode et qui revient à peu près à cette équation : Français égale animal raisonnant.

Descartes était avant tout géomètre. Dans une étude très approfondie qu'il consacre au développement de la physique cartésienne, M. Paul Mouy, agrégé de philosophie, montre avec pertinence que la physique de Descartes n'est pas autre chose que géométrie. Mais ce qui est surprenant, c'est que cette pensée profonde du cartésianisme soit restée vivante au fond de la physique contemporaine. Nous aurions parié que nous étions plus proches de Newton. En réalité, si l'empirisme newtonien a paru prévaloir, c'est le rationalisme cartésien qui triomphe. La technique expérimentale des modernes a une forme intégralement mathématique. Or, dans la physique de Descartes, tout est calculable, déjà; déjà, l'univers apparaît comme un monde de chiffres. Et, en tout cas, ce qui est cartésien dans l'image de l'univers que nous proposent les physiciens d'aujourd'hui, c'est la réduction de la matière à un espace « vide ». Descartes n'avait-il pas établi le principe que « ce n'est pas la pesanteur, ni la durée, ni la couleur qui constitue la nature du corps, mais l'extension seule »?

Evidemment, l'appareil géométrique et analytique de la technique moderne a permis d'arriver à ce que les mathématiciens appellent dans leur jargon, « le continuum quadridimensionnel espace-temps ». Il n'en est pas moins vrai que d'Einstein à Descartes, le pont ne serait pas difficile à lancer, à condition d'appuyer

l'arche maîtresse sur Malebranche, le lucide et profond critique de la physique cartésienne. Nous voilà loin de feu Paul Souday!

## Nègreries

Le rôle du « nègre » en littérature a donné lieu à des révélations passablement indiscrettes. De Maquet ou de Dumas, lequel des deux avait le plus d'imagination? Et nous croyons savoir que la Société avec lut lucratif Paul Reboux et C<sup>o</sup> n'est pas une invention des colporteurs de scandales.

D'ailleurs, le « négrier » remplit, dans la République des Lettres, une mission secourable. En autorisant de sa signature la prose de quelque mendigot, il combat — à sa façon — le chômage intellectuel et le suicide au gaz d'éclairage.

Mais l'industrie du cinéma vient de susciter un « nègre » d'un genre nouveau. Dans les studios, on désigne, en effet, sous ce vocable le tableau noir où sont inscrites les répliques des acteurs en difficulté avec le texte. Le « parlant » impose toutes les servitudes du dialogue. Et l'on sait que certains acteurs — et non des moindres — ont, pour la prose du scénariste, une furieuse antipathie. Le « nègre » est là, bien planté sur son chevalet, pour les dépanner. Il paraît que le spectateur attentif distinguerait aisément, sur l'écran, des acteurs qui disent, ceux qui lisent : ceux-ci, invinciblement attirés par les lettres blanches du tableau noir, détournant de leur partenaire, fût-elle la plus jolie des stars, un regard en détresse.

## L'éternel printemps

Il y a un peu plus de dix ans que Katherine Mansfield est morte. Les crocus ont percé la terre bruisante de vie intérieure, les primevères poussent sous les arbres où remonte la sève. Il est quatre heures et demie, l'heure où s'éveillent les malades : un oiseau revenu des pays d'or lance trois notes et quelques trilles. Et l'on reparle d'elle, qui avait pour le printemps tellement d'amitié et pour la nature un goût si frais, si neuf. Les saisons ont pu passer sur sa tombe, la neige fondre sur les sommets qu'elle contemplait de sa chaise-longue. Toute la tendresse qu'elle avait pour les êtres et les choses demeure. La musique de ses contes et de ses lettres se prolonge dans nos cœurs comme une symphonie d'autant plus pathétique qu'elle s'est achevée ailleurs et au delà de nos joies terrestres. Son œuvre ne fut apparemment qu'une chanson brève : trois notes et quelques trilles — mais quelle voix pure s'est fait entendre! Quel amour a soulevé cette poitrine déchirée par la toux! On ne cesse de lire et toute la lumière jaillit, cependant que s'éclaircit le mystère : « On aime et on souffre, on souffre et il faut aimer. Pour moi, je sens que j'ai besoin de vivre dans l'amour, dans l'amour de toutes choses. J'ai beau faire des erreurs, trembler, tomber en route, j'ai foi dans cet Etrange Amour. Il ne faut pas aller à la dérive; or, presque tout le monde aujourd'hui va à la dérive. » C'est précisément là qu'est le secret laissé par cette jeune femme au prix d'une rude expérience : elle ne s'est jamais absentée de son bonheur, elle a voulu y vivre en dépit des rafales et des avalanches. La chronique a fleuri ces jours-ci le petit Chalet des Sapins où elle a vécu sa dernière année. Le paysage est glacial, stérile et solitaire. Et, pourtant, l'on n'a pu songer qu'à cette surabondance, qu'à cette chaleur, qu'à cette passion, qu'à cette félicité... L'héritage est magnifique et l'on tend les deux mains.

## Sans profession...

Ironie des termes et des cartes d'identité! Car il n'y a pas aujourd'hui de profession qui soit aussi absorbante. Toutes en convien-

dront qui doivent jouer « cette ample comédie à cent actes divers » qu'est le ménage.

L'électricité et l'eau courante ont beau faire leur part, la femme moderne doit être à la fois ordonnatrice et comptable, cuisinière et bonne d'enfant, femme du monde et institutrice : un trimard qui commence à l'aube et qui va jusqu'à la nuit, un ouvrage de Pénélope.

Pour le courage de ces Maîtresses-Jacques, M. Paul Reboux n'a que médiocre estime. A l'entendre, cette « œuvre de choix » n'exige pas tout l'amour qu'a exalté Verlaine. Il ne s'agirait nullement de travaux ennuyeux et faciles. La preuve en est que le ci-devant entrepreneur de publicité historique, étant dans une maison de campagne, a dû recourir à ses propres bras pour faire le ménage, la vaisselle, la cuisine. Il y a trouvé de telles satisfactions qu'un poète, affirme-t-il, se devrait de les célébrer congrûment.

Commençons par ne pas nous étonner. M. Paul Reboux touche si volontiers à tous les métiers (il a même la prétention d'être écrivain) qu'on le voit sans surprise s'affubler d'un tablier et d'un torchon. L'habitude de fouiller sans respect les secrets des grands lui a donné tout naturellement l'envie de se faire valet de chambre. Mais le métier demande plus de compétence et de persévérance que d'indiscrétion. Autre chose est de regarder par le trou de la serrure pour surprendre Louis XIV en flagrant délit de petitesse, que de recommencer trois fois par jour à récuser les casseroles et à cirer le parquet. Nous désirons seulement connaître l'opinion du monsieur après trois semaines de ce régime. Le rêve dont il parle serait bientôt, nous n'en doutons pas, un cauchemar et le sport qu'il recommande une dure obligation. Ce qui ne doit pas, évidemment, nous faire regretter que M. Paul Reboux abandonne à l'occasion sa plume pour le plumeau.

#### Communion solennelle

Pour la circonstance, M. le Curé a commandé une soutane neuve. Dans son jardin, les buis reverdissent et les oiseaux chantent, bien avant les cloches de la première messe. Mais c'est la joie qui, dès l'aube, a réveillé les enfants. Il y a dans l'air un parfum d'annonciation. Des cœurs attendent en tremblant l'approche du mystère. Le plus beau jour de la vie parce que la vie ce jour-là prend un sens éternel et que la vérité avec le merveilleux se confond.

Tout est beauté et symbole. Il n'y a que des signes sensibles : la robe blanche et la cire vierge, le voile et le livre. L'orgue entonne un air triomphal et c'est comme le bruit des grandes eaux dans lequel perce une voix d'ange. Le soleil diffuse les couleurs du vitrail, l'autel scintille et les bannières au long des murs, rouges et dorées, flamboient.

Dans la grande nef, qui ressemble à un vaisseau immense et pavoisé, les enfants se sentent émus comme des voyageurs en partance. Portés par l'Espérance, ils vont découvrir les montagnes que transporte la Foi, sonder les abîmes de la Miséricorde et racher le monde par leur amour candide.

« Le voici l'agneau si doux. » Les mains jointes et le front penché, ils attendent cette sublime aventure, cette communion avec le Dieu des miracles, ce vrai pain des anges. L'âme en fête, le bras tendu sur l'Evangile, où ils se retrouvent, pareils dans leur insouciance, au lys des champs et au passereau, ils renoncent sans peine aux noirceurs de Satan, aux mensonges sans prestige du péché.

La porte du ciel s'ouvre devant eux et l'étoile d'or les conduit. Sous l'égide de Notre-Dame, ils ne craignent ni les embruns, ni les naufrages. Tout est clarté, lumière, printemps, munificence. Des séraphins soufflent et la voile se gonfle de toutes les promesses d'un Père qui a demandé qu'on laissât venir à lui ces petits enfants.

Les bénédictions tombent sur eux comme une pluie de roses.

Les yeux sur l'ostensoir d'or, ils contemplent les merveilles du Royaume qui leur est réservé. Et ils gardent toutes ces choses en leur cœur, cependant qu'embaument pour nous les lilas blancs de notre adolescence.

#### L'habit ne fait pas le moine

Mais il « refait », comme on dit, le maître d'hôtel. Surtout si ce dernier est originaire d'Italie. Il n'y a peut-être plus de Pyrénées, mais il y a encore des Alpes. Elles séparent deux conceptions de l'élégance vestimentaire. Le gabelou de Modane est gouaillieur et débraillé. Le douanier de Chiasso porte sa respectabilité comme une casquette neuve. Quant au maître d'hôtel... Dès que vous pénétrez dans les salons italiens vous vous sentez plein de considération pour ce gentilhomme en habit et qui vous prie avec des mots qui chantent, de choisir sur la « testa » les « caneloni » ou le « minestrone », la « scaloppiniou », « l'osso bucco ».

Or, Mussolini, qui avait déjà interdit le pourboire vient de supprimer l'habit du maître d'hôtel. Et les raisons qu'il en donne sont à la fois profondes et drolatiques. Comme ils portaient avec une fière élégance la cravate blanche et le gilet évasé, comme ils laissaient flotter avec une désinvolture raffinée les basques bien taillées de l'habit qui leur va comme un gant, les maîtres d'hôtel risquaient d'humilier, par comparaison, le client boudiné de Munich ou l'insouciant M. Herriot. Voilà de l'imprévue propagande touristique. Mais on souhaiterait que les hôteliers de chez nous ne missent pas la clientèle en fuite par le sans-gêne de Jefke ou de Louwis, garçons de café à Beulemans-Ville.

## Les Journées de Septembre 1830

La thèse de doctorat qu'un jeune historien de chez nous, M. Robert Demoulin, vient de consacrer à nos Quatre Glorieuses et qui lui a valu les distinctions les plus fatteuses et les plus méritées n'est pas un de ces travaux de séminaire qu'il faille ensevelir sous la poussière, sous le « *docte est : non legitur* ». Pour la première fois, à notre connaissance, le chroniqueur scrupuleux, objectif se penche sur les journées tumultueuses d'où devait surgir la Belgique indépendante. Et c'est un sujet d'étonnement que cette nouveauté du sujet. Non point que la période révolutionnaire n'ait tenté maints prédécesseurs de M. Robert Demoulin. Mais il manquait à leurs études la base nécessaire. On peut dire que, jusqu'à ce jour, les Archives, les Mémoires du temps n'avaient pas livré tous leurs secrets. M. Demoulin a voulu, comme il nous en avertit, « s'imprégner de l'atmosphère réelle de l'époque ». Voilà pourquoi la partie bibliographique tient tant de place dans le volume dont nous rendons compte. Cette bibliographie, qui comporte plus de 50 pages de texte grand in-8°, n'a rien d'une sèche nomenclature. L'historien critique ses sources, en même temps qu'il les produit sous nos yeux. C'est d'excellente méthode.

Voyons quelles sont ces sources d'information.

Les travaux du baron Buffin (*Documents inédits sur la Révolution belge et Mémoires et Documents inédits sur la Révolution belge et la Campagne de Dix-Jours*) ainsi que ceux du Hollandais Colenbrander (*Gedenkstukken der Algemeene Geschiedenis van Nederland*, 1830-1840, tomes I-IV) ont constitué une mine précieuse.

Mais il fallait fouiller les Archives du Royaume et des villes, des Gouvernements provinciaux, du Ministère des Affaires étrangères à Paris, du Public Record Office, du Rijks Archief (La Haye), revoir sur les originaux les documents utilisés ou publiés. Les rapports diplomatiques des agents anglais, français, autrichiens à Bruxelles, des ministres français, russe et anglais accrédités à La Haye sont de nature à nous éclairer, bien plus sûrement en tout cas que les papiers tendancieux des fonctionnaires d'un Van Maanen. Puis, il y a les Correspondances, les journaux, les brochures, les chansons. Il y a, surtout, les Souvenirs et Mémoires et, mieux encore, les écrits de contemporains, dictés, si l'on peut dire, sous la fusillade du Parc. Car — et M. Demoulin ne manque pas de le souligner — les Mémoires souffrent, la plupart du temps, d'une fâcheuse propension à l'autopanégirique. Tandis que les carnets, au jour le jour, d'un volontaire sans prétentions photographient en quelque sorte l'événement. Sur les travaux modernes — tant belges que hollandais — qui se flattent de retracer la physionomie des Journées de Septembre, M. Demoulin est amené à porter un jugement sévère. Sévère, mais juste. En effet, rares sont les historiens qui tâchent de faire abstraction de leurs préjugés ou de leurs partis pris. Pour les uns, les Quatre Glorieuses marquent le triomphe du prolétariat soulevé contre les classes possédantes. Pour d'autres, il s'agit de grossir la participation française : ainsi, notre Révolution nationale ne serait plus qu'un pâle décalque, un « à la manière de Paris... ». Rendons cette justice à M. Robert Demoulin que l'impartialité la plus sereine est son principe et sa loi.

\* \* \*

Au risque de négliger l'un ou l'autre aspect intéressant des Journées de Septembre, nous proposerions volontiers au lecteur d'entendre l'avis de M. Demoulin sur les trois points suivants : 1<sup>o</sup> La Révolution belge de 1830 fut-elle préméditée ? 2<sup>o</sup> Eut-elle un caractère social ? 3<sup>o</sup> Que faut-il penser de l'influence des agents français ?

Lorsque le prince Frédéric se mit en marche vers Bruxelles, il entraîna à sa suite 10,000 soldats des troupes régulières, parfaitement armés et que leurs chefs avaient tout lieu de croire disciplinés. Or, si les estimations varient touchant les effectifs de nos volontaires patriotes, il semble acquis cependant qu'un gros millier d'hommes tout au plus étaient en mesure de faire le coup de feu sur les barricades. Cette simple comparaison des forces en présence est déjà très significative. Elle suffirait à infirmer la thèse de ceux qui croiraient à un soulèvement général et préparé de longue main. En réalité, si l'action révolutionnaire, l'« action directe » est, presque toujours, le fait d'une minorité décidée, les minoritaires violents furent rarement aussi peu nombreux, aussi abandonnés à eux-mêmes que lors des Journées de Septembre.

Certes, la Belgique de 1830 sent confusément que son destin est à la veille de se jouer. Le mythe de l'union avec la Hollande ne séduit plus que quelques orangistes, industriels ou commerçants, et pour des raisons assez basement utilitaires. D'un bout à l'autre du pays, le vent est à la liberté. A la liberté : c'est-à-dire, à la séparation. Mais cette séparation, les patriotes l'espèrent d'un *modus vivendi* qui se négocierait à La Haye. Dès que l'évolution des événements semble commander des solutions d'audace, lorsque les préparatifs militaires du prince d'Orange menacent Bruxelles de la répression armée, seuls, les intrépides — et ils sont une poignée — songent encore à relever le gant.

Les timides ou les « légaux » entendent respecter les règles du jeu. C'est ainsi, du moins, qu'ils colorent leur accès de pusillanimité. Mais il faut bien nous dire que, si les Journées de Septembre marquent, pour la Belgique, l'aurore de son indépendance,

nous le devons à l'entêtement magnifique et stupide de quelques douzaines d'Enfants-Perdus.

Et, précisément, l'histoire des journées révolutionnaires à l'Hôtel de ville de Bruxelles — histoire dont M. Demoulin se garde bien d'omettre un seul détail — est pleine d'enseignements sur ce qu'on pourrait appeler le « dynamisme minoritaire ». La Régence (institution hollandaise et hollandophile) avait fait place à une Commission de sûreté publique où domine, d'ailleurs, l'élément modéré. Lorsque la Réunion centrale oppose à ces autres Girondins les nouveaux Montagnards. La Réunion centrale n'est qu'un club d'exaltés. Par bonheur pour eux, ces braillards ont à leur tête un orateur-né : Charles Rogier. Le rôle de Rogier est le rôle d'un tribun du peuple. Plus que sur les barricades, il brillera par le verbe. M. Demoulin ne nous rappelle-t-il pas, fort opportunément, que, le 23 septembre au matin, Rogier, complètement désespéré, a quitté Bruxelles ? Et il est parti le dernier ! Car Niellon est parti, et Chazal, et Robert... Et les membres de la Commission de sûreté les avaient précédés dans la fuite : fuite devant l'ennemi, devant — qui sait ? — le poteau d'exécution... Mais si nous consentons à passer l'éponge sur cet épisode le moins reluisant des Journées de Septembre, force nous sera d'admettre que la résistance endiablée des volontaires aux barricades avait été préparée, excitée, portée à son point de paroxysme par les intempérances de langage des extrémistes de la Réunion centrale.

Tout compte fait, d'ailleurs, et qu'il s'agisse des patriotes combattants ou des patriotes discoureurs, l'historien objectif est frappé par leur petit nombre, par cette atmosphère d'improvisation passionnée où se déroulent fusillades et harangues. Et pourtant, de même qu'il a suffi de quelques jeunes gens exaltés pour entraîner l'état-major révolutionnaire dans les voies de l'intransigeance, de la résistance à tout prix, quelques centaines de fusils, maniés par des tirailleurs d'occasion, briseront net l'invasion des régiments hollandais.

L'histoire a de ces miracles. La libération de Bruxelles en fut un. Et certes, on manquerait à la vérité si on en faisait honneur au seul courage des « blouses bleues ». L'indécision du prince d'Orange, l'impéritie du commandement, la lâcheté des soldats hollandais expliquent, en grande partie, la victoire des « un-contre-dix ». On sait que l'ennemi se contenta de prendre position dans le Parc. M. Demoulin n'a pas de peine à montrer que c'était là lourde erreur de tactique. Pour qui voulait s'assurer la fidélité de la ville basse, la conquête de la place Royale s'imposait. Or les Hollandais négligèrent de pousser jusqu'à cette « clef » de la position belge. Et l'on n'en finirait pas d'énumérer les gaffes du haut commandement.

Quoi qu'il en soit, la Révolution de 1830 est une improvisation hardie, quasi désespérée, à laquelle a souri la Fortune. Comme il arrive souvent, les hésitants volèrent au secours de la victoire. On a même pu prétendre que ces ouvriers de la onzième heure avaient joué, en l'occurrence, le rôle de Bertrand — celui qui croque les marrons tirés du feu. M. Demoulin n'a pas cette sévérité à l'égard des membres du Gouvernement provisoire. « La place était libre », écrit-il. « Ils l'ont prise. Ils ont fait preuve de courage et d'audace ; mais ils n'ont pas fait acte d'usurpation. » Possible. Possible surtout — et même infiniment probable — que la Belgique nouvelle-née n'ait eu qu'à se louer de l'éviction des militaires comme Van Halen au profit des Van de Weyer, des Gendebien, des Mérode. Il reste que le procédé a quelque chose de cavalier. Au surplus, ne poussons pas trop loin le fétichisme des Constituants. C'est un travers patriotique dans lequel tombent, plus souvent qu'à leur tour, d'honnêtes citoyens persuadés que la Constitution belge est sacro-sainte. Quand M. Demoulin salue l'arrivée de de Potter (« c'est le couronnement »), il semble qu'un



enthousiasme de commande le porte à se rallier aux thuriféraires du Gouvernement provisoire, noyau du Congrès national.

\* \* \*

La thèse de l'insurrection prolétarienne a été soutenue par des politiciens plus soucieux d'« exploiter » l'histoire que d'en accepter les leçons.

Sur ce point délicat, M. Robert Demoulin ne craint pas de faire toute la lumière. Or ses conclusions sont formelles. Si le petit peuple — ouvriers et artisans — a versé le plus généreusement son sang pendant les Journées de Septembre, il s'en faut que nous ayons affaire à un soulèvement de classe.

La situation économique était, en 1830, fort précaire. De nombreux documents attestent la misère profonde des couches populaires. Et il est certain que ventre affamé n'a pas d'oreilles pour écouter les conseils de prudence. L'ouvrier qui pâtit du chômage rend le Hollandais responsable — à tort ou à raison, peu importe — de ses malheurs domestiques, de la condition chétive où il se trouve réduit. Comme il n'a rien à perdre dans une aventure qui aboutirait à un changement de maître, il décroche, d'un bras qui n'hésite plus, le fusil ou la carabine. Les considérations d'intérêt, loin de l'arrêter, comme c'était le cas pour certaine bourgeoisie orangiste, le poussent plutôt aux gestes irréparables. De là vient que, sur les barricades, Gavroche — qui s'appelle, chez nous, le « Ketje » des Marolles — reconnaît les siens. Le « Registre indiquant les noms, prénoms, lieux de naissance, etc. des personnes qui ont été transportées et soignées, pendant les journées de septembre 1830, dans les hôpitaux et ambulances de Bruxelles » est aussi affirmatif que la « Liste détaillée des citoyens ayant réclamé la Croix de fer ». Il n'est plus permis de nier que, des quelque trois cents braves qui donnèrent leur vie, la très grosse majorité appartiennent au prolétariat.

Mais, cette constatation faite, ajoutons tout de suite, après M. Demoulin, que la bourgeoisie ne s'est nullement désintéressée de la lutte. A Bruxelles, le fabricant Bonnel équipe ses ouvriers; à Charleroi, de Dorlodot arme les siens; les fileurs de James Hodson marchent à la voix de leur maître. Des bourgeois authentiques sont morts, le fusil à la main. Et il est à peine besoin de rappeler que l'état-major extrémiste de la Réunion centrale obéit à Charles Rogier, qui n'est tout de même pas un prolétaire.

Mais il y a un autre argument que les tenants de la thèse « prolétarienne » seraient bien en peine de réfuter. Si, vraiment, la Révolution belge n'est pas autre chose qu'un soulèvement de classe, comment expliquer la modération parfaite des ouvriers en armes? Pas un acte de pillage n'est signalé. Dans aucune ville du royaume on n'assiste à ce déchaînement des fureurs populaires qui se fût traduit par la mise à sac des hôtels patriciens.

Et ceci nous amène à dire un mot encore de l'abstention prudente des classes possédantes. Pas plus que la bourgeoisie, la noblesse ne se souciait de répéter, à son détriment, l'expérience de l'apprenti-sorcier. Il y a des forces mauvaises qu'il est fort dangereux de libérer. 1789 n'était pas si loin. Beaucoup d'entre les nobles se souvenaient des massacres de la Terreur. Et le prince de Ligne est l'interprète du sentiment de l'Ordre privilégié quand il déclare : « Je voulais la séparation administrative de la Belgique d'avec la Hollande, mais non une révolution, dans la crainte d'entraîner le pays dans un de ces abîmes dont on ne sait jamais comment l'on sort et au milieu desquels le hasard seul guide les nations. »

Quant au clergé, à de rares exceptions près, il se garda de prendre feu et flamme pour la cause des insurgés. Pour un Antoon, chapelain à Louvain, qui manœuvre le canon, pour quelques prêtres qui bénissent les volontaires, combien sont-ils qui attendent les

événements! *Wait and see* : la devise n'est pas fort courageuse. Mais c'est peut-être bien le dernier mot de la politique. Il faut noter, d'ailleurs, que le clergé catholique de nos provinces supporte avec impatience les vexations des Hollandais protestants. Le conflit religieux n'a pas cessé de séparer les Provinces-Mal-Unies.

Une fois l'insurrection triomphante, modérés ou timides, les sympathisants et les ralliés affluèrent par dizaines de mille. Mais ce ralliement même de tout le territoire à la cause des volontaires bruxellois prouve à quel point la Belgique tout entière était mûre pour la délivrance. Le noyau d'orangistes excepté, c'est la Wallonie unanime et c'est quasi toute la Flandre qui saluent la chute des citadelles hollandaises. Le chapitre très documenté que M. Demoulin consacre aux événements de province est comme un argument en faveur de la thèse « unanimiste ». Les moyens différaient : voilà tout! Jean Prolo prit son mousqueton; bourgeois, nobles et clercs eussent volontiers écarté le Hollandais par des remontrances diplomatiques. Mais la liberté est l'idéal commun. Gloire à ceux qui sont morts pour elle, sans considérations de classe! Ce désintéressement a bien sa beauté.

\* \* \*

Resterait à préciser le rôle des agents français lors des Journées de Septembre. C'est devenu un lieu commun, une sorte de truisme politique, que de rattacher nos destinées à celles de la France. Aujourd'hui encore, tous ceux qui croient que le 6 février continue, que la Révolution de droite est en marche chez nos voisins du Sud, vous expliquent que Paris transmettra le signe — la consigne — à Bruxelles.

Quoi qu'il en soit, des polémistes ont insinué que nos Quatre Glorieuses sont « à l'instar » des Journées de Juillet, que sans la propagande des agents secrets venus de France les Belges n'auraient pas fait leur Révolution.

M. Demoulin tient que ce rôle des Français a été exagéré. Il le tient et il le prouve.

Il y avait peu de Français à Bruxelles avant les journées de bataille. Seul, Mellinet, qui commandait l'artillerie les 25 et 26 septembre, semble avoir joué un rôle actif. Mais irons-nous tirer notre chapeau à l'Espagne parce que Van Halen, le commandant en chef des patriotes, porte le prénom de don Juan?

— Et la Légion belge de Paris?... — La Légion n'arrivera à Bruxelles que le 1<sup>er</sup> octobre. Elle compte quatre-vingt-dix volontaires domiciliés en France, mais Belges, commandés par Zeghers. Belges, les cinquante hommes de Feyerick qui viendront de Lille, au lendemain des combats du Parc. Parmi les tués, blessés ou proposés pour la Croix de fer, on ne relève pas les noms de dix Français. Il serait abusif de parler d'un secours militaire.

Les clubs républicains ont-ils rendu service à la cause de la Révolution? Les agents français se sont montrés remuants, c'est incontestable. Et il conviendrait de souligner leur activité, particulièrement symptomatique, à Verviers et dans le pays de Franchimont. Grâce à eux, — il serait puéril de le nier, — la Révolution de 1830 a trouvé le terrain mieux préparé. Mais l'historien soucieux de la vérité ne peut aller au delà. M. Demoulin, qui a tout lu, tout analysé des mille et un documents de la période révolutionnaire, indique même que les propagandistes français n'ont pas rencontré, chez nous, l'accueil qu'ils espéraient.

Belge, nationale : telle est notre Révolution. Le *Petit Catéchisme du Citoyen belge en septembre 1830* traite de « calomnie absurde autant qu'odieuse » l'assertion selon laquelle les Belges nourrieraient le regret et le désir de la domination française. Et il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'officiellement, la France de Louis-Philippe n'a point offert son aide aux insurgés, aux patriotes belges.

Qu'il s'agisse de polémistes hollandais intéressés à ravaler l'idée même de patriotisme belge, ou que nous ayons affaire à des Français chauvins, préoccupés d'exalter le rôle de leur pays, nous rangerons les tenants de la thèse « francolâtre » parmi ceux qui détournent l'histoire au bénéfice de leurs amours ou de leurs haines.

\* \* \*

On s'excuse d'avoir débité en trois tranches l'étude si sympathique de M. Robert Demoulin. D'autres points de vue appelleraient d'autres commentaires. Il faut se borner et laisser au lecteur le plaisir de la découverte.

Dans un volume auquel il ne manque peut-être qu'une certaine alacrité et le souci plus constant de la correction du style, notre jeune compatriote a donné la mesure de sa maîtrise, qui est grande. L'effort de documentation exigeait une longue patience. Il convenait de se garder de tout entraînement d'ordre sentimental. A une époque où les questions nationales surexcitent jusqu'au chauvinisme les historiens les moins suspects, cette chronique des *Journées de Septembre à Bruxelles et en Province* frappe par la sérénité du ton et du jugement. Les Belges y apprendront à mieux connaître leurs fastes. Et c'est pourquoi nous devons souhaiter que M. Demoulin, lauréat de l'Académie et du Concours des Bourses de voyage, élargisse maintenant le cercle de son audience, qu'à ce volume d'un caractère universitaire et qu'alourdit l'apparat critique succède une édition *ad usum omnium*. Il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

## Notre-Dame de Fourvière<sup>(1)</sup>

Au sortir de Saint-Jean, Fourvière nous invite, tout proche vu d'en bas, bien que l'ascension du coteau soit rude. Il y a moins d'un siècle des pèlerins fervents l'accomplissaient encore pieds nus (ma grand'mère le fit). Elle peut se réduire maintenant à trois minutes de funiculaire sous un tunnel. Nous sommes des gens trop pressés! Nous courons à ce que nous jugeons nécessaire; et souvent l'essentiel nous échappe.

Au seuil des deux églises, à Fourvière, me revient une phrase que ma mère répétait volontiers: « La vieille chapelle, oui; mais la basilique ne me dit rien. »

J'entre d'abord dans la vieille chapelle, plus vénérable, et dont le clocher ovoïde élève à son sommet la statue dorée de la Bienheureuse Vierge, les paumes étendues; éblouissante au soleil, elle se penche pour étreindre de sa bénédiction la ville; cette chapelle avait deux nefs; on a dû en sacrifier une, quand s'est bâtie la basilique. Celle qui subsiste, étroite et longue, je me la représentais beaucoup plus tapissée d'ex-voto qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le buisson de cierges, à l'entrée, n'a pas cessé d'être ardent. Notre-Dame règne au-dessus de l'autel, engoncée comme une poupée fastueuse dans sa robe qui s'évase à la mode espagnole. Cette statue un peu grossière gêne le recueillement. On a besoin de fermer d'abord les yeux pour s'abstraire des images qui garnissent les murailles. Les ex-voto ne témoignent que des guérisons

(1) M. Emile Baumann publiera prochainement chez J. de Gigord, éditeur à Paris, dans la collection « Gens et Pays de chez nous », un *Lyon et les Lyonnais* où ces pages figureront.

ou des bienfaits temporels. J'en aperçois un daté du 12 avril 1834, celui des locataires de la maison Brunet, sauvés d'un incendie miraculeusement; l'immeuble en flammes est peint en jaune et surmonté d'un nuage énorme de fumée. Mais l'air de cette chapelle est imbibé d'une densité de prières inévaluable. Tant de miracles intimes se sont ici préparés ou décidés d'une manière foudroyante! Tant d'humains courbaturés par le désespoir se sont agenouillés sur ces prie-Dieu et sont repartis avec la paix, la patience ou la joie de souffrir!

La vieille chapelle gardera toujours sur la basilique l'avantage d'être son aînée. Mais la basilique commence à n'être plus neuve, elle aussi. Elle marque un des plus beaux efforts de l'art catholique au siècle dernier; elle est bien lyonnaise et fait honneur à Lyon.

Baudelaire prétendait que toute dévotion incline à la préciosité; selon lui, l'esprit lyonnais est invinciblement précieux. Opinion que démentent Ainay, Saint-Jean, Saint-Nizier, et d'autres églises issues d'époques où la foi s'énonçait avec une robuste simplesse. Fourvière cependant lui donne raison. Les architectes ont voulu que cette basilique fût sculptée, décorée comme une châsse. *Tota pulchraes, amica mea*. Les plus minces détails visent au raffinement.

L'idée de transporter sous le ciel lyonnais une architecture sicilienne pouvait sembler extravagante; mais la réussite justifie les paradoxes. Il reste entendu que les quatre tours de Fourvière manquent d'élan; elles ont l'air trop courtes pour la masse du vaisseau. La façade, avec ses trois arches dentelées, sa galerie décorée de saints et son fronton triomphal s'impose quand même par une puissance pleine de grâce. Au-dessus de l'escalier du porche le lion ailé à beau descendre de ceux des palais assyriens; il porte sur son mufler aminci un signe de lumière mystique, comme un éblouissement d'extase. C'est le lion spiritualisé, transfiguré, tel qu'on l'imagine dans le premier Paradis.

A l'intérieur, j'aurais souhaité une autre abside, une vaste coupole où surgirait, comme je l'ai contemplée à Sainte-Sophie de Salonique, la Théotokos peinte assise sur un trône, tenant debout contre elle l'Enfant qui soulève le globe entre ses doigts menus, la Mère aux grands yeux immobiles, impériale et pitoyable aux pécheurs, tellement visible que, du porche, on tendrait les mains vers sa Présence souveraine. Le chœur de Fourvière est aimable; la grandeur de Marie en paraît trop absente. Le coloris fluide, virginal des vitraux confine à la fadeur.

La nef n'en est pas moins d'une séduisante richesse. L'alternance de petites coupoles et d'arcs brisés fait une harmonie charmante. Les fûts élancés des colonnes, les nervures irradiées comme des palmes, les feuilles de palmiers comme brodées ou ciselées sur les frises et la courbe des voûtes, les ors adoucis des plafonds, les anges sculptés au-dessus des chapiteaux, et qui se font vis-à-vis, baissant les yeux, recueillis dans l'adoration, plus haut encore, les tribunes à colonnettes, ménageant des clairs-obscur, des loges mystérieuses; enfin, le long des parois, la variété des mosaïques (1) composent un rêve de joie, une synthèse d'enchantement. Les images de la Bible fleurissent en un bouquet autour du Lys des lys.

Marie ne se montre pas ici comme la Mère de douleur. Fourvière voulut être un refuge de tendresse, une halte d'apaisement, hors de l'ignominie du siècle. Par là, c'est une église prophétique, une église des derniers temps qui ressembleront à ceux de la chrétienté naissante, lorsque les fidèles aimaient à retrouver le Bon Pasteur assis au milieu des brebis et des colombes, dans un jardin de douceur et de clarté, loin des persécutions, des turpitudes, des tumultes hideux.

Les sculptures de la chaire commentent dans un calme relief

(1) Les mosaïques, il faut le reconnaître, sont fort inégales. Il en est une qui me ravit, celle de la bataille de Lépante, le vieux Pape à genoux, et les rames d'or de la galère battant une mer d'émail. Mais j'ai constaté avec tristesse qu'elle se ternit.

ces intentions; le Christ, sous un olivier, parle aux multitudes qui ne semblent avoir qu'une chose à faire : l'entendre. Un enfant nu joue avec des grappes de raisins, d'autres sont retenus par leurs mères tremblant qu'ils ne poussent des cris, d'autres, plus grands, tendent l'oreille; les laboureurs, les bergers essaient de comprendre; les troupeaux eux-mêmes sont attentifs. Rien ne dément la sérénité du bonheur. *Le Beati qui lugent* reste à l'arrière-plan (1).

Fourvière, pour les Lyonnais, n'a pas de telles significations. La basilique représente simplement le haut lieu où s'assemble la cité qui croit (2). J'ai assisté, le 8 septembre, à la Messe *du vœu*. Les soixante-quinze délégués des paroisses défilèrent dans la nef en procession. L'archevêque présidait. Cette Messe eût été admirable si tout le peuple, si les hommes avaient chanté. Mais on se contenta de cantiques indigents roucoulés par des tourtelles de patronages.

Le même jour, tous les ans, à 6 heures du soir, l'archevêque, du perron de l'abside, bénit la ville. Les quais de la Saône sont noirs d'une foule pieusement expectante, paisible comme le sont des gens qui viennent à une cérémonie depuis longtemps connue. De Fourvière par une détonation; c'est le signal de s'agenouiller; puis une seconde : l'archevêque, en cet instant, bénit avec l'ostensoir la ville. Un silence se propage; on dirait que le bruit des véhicules va s'arrêter. Cette minute est prodigieuse : d'en bas Celui qui bénit est invisible; et les âmes s'inclinent dans une communion unanime. Les indifférents, les blasphémateurs eux-mêmes reçoivent sans le vouloir l'influx des paroles libératrices et d'une bienfaisance divine.

Fourvière dispense aux Lyonnais un autre moment de splendeur annuelle, ce soir unique où Lyon devient « le reposoir de l'Immaculée Conception (3) ». Les bougies allumées qu'on pose sur l'appui des fenêtres dans la nuit glaciale m'ont toujours semblé un symbole parlant de la foi qui flambe au plus noir d'un siècle dénué d'amour. Certes, la ville capable d'une si magnifique tradition est investie d'un privilège, d'une mission prééminente. L'Eglise lyonnaise se doit de rester un des plus ardents candélabres du monde chrétien.

EMILE BAUMANN.

## Aux Etats-Unis<sup>(4)</sup>

Il est loisible de tourner autour du monde et d'y tracer une conférence comme le héron de Jules Verne, mais il est impossible de connaître chaque parcelle du globe; on ne comprend bien que ce que l'on aime et peut-on aimer tous les pays? Au temps de ma jeunesse je suivais la pente naturelle à ceux de ma génération, la Méditerranée, l'Orient, l'Extrême-Orient. Les voyages étaient de nonchalantes promenades sur des mers bleues ou grises, près de rivages chargés de temples, parmi des rues ensoleillées où des personnages vêtus de rose mangeaient des fruits étranges dans un parfum d'épices. Tout cela, suivant l'expression d'un touriste américain qui biffait sur son carnet ses obligations artistiques successives *is checked off*. Vu l'Acropole et la lune sur Agrigente, la Feria de Séville, les Pyramides et la statue de Ramsès II, vu le Temple du Ciel, les cryptimérias du Japon; vu Ceylan, la rade de Singapour, les palétuviers de Saïgon, les rues d'ébène de Canton,

(1) V. Chanoine BERGEAT, *la Chaire de Fourvière*.

(2) Il est surprenant que la générosité des catholiques lyonnais et des pèlerins n'ait pas encore assuré l'achèvement de la basilique. A l'extérieur, certaines figures d'anges ne sont encore qu'ébauchées.

(3) Voir *l'Immolé*, ch. IX.

(4) Pages inédites qui paraîtront dans le t. IV des *Mémoires* d'ELISABETH DE GRAMONT sous le titre « La treizième Heure » (chez Grasset).

vu le Transsibérien, le Kremlin, le Potomak, les neiges du Canada, vu les saucisses de Francfort et la maison de Goethe; le Prater, Schœnbrunn et les statues de Marie-Thérèse; vu Saint-Pierre de Rome, il Canal Grande, vu les canaux de Gand, la place des Corporations à Bruxelles, vu le brouillard de Londres et vu tous les tableaux.

Maintenant les rues de Paris et la Normandie suffisent à mon plaisir et seules les contrées où de grandes pulsations sont sensibles m'attirent désormais, telles les deux Amériques et l'U. R. S. S. L'Angleterre, c'est comme Dieu le Père placé tout en haut et qui lance ses rayons partout; l'Angleterre, cette vieille habitude n'est pas un but de voyage. Je n'ai pas encore revu la Chine épanouie dans sa dernière décomposition, ni le terrible Japon moderne, mais cela viendra si Dieu me prête vie.

L'Amérique représente pour moi la plus vive trépidation de la planète dans un air électrisé, l'U. R. S. S., la plus grande expérience du monde qui se réalise à vue d'œil. Roosevelt et Staline m'attirent plus que Mussolini et l'auteur de *Mein Kampf*.

### LE DÉCLIN DE FIFTH AVENUE

Chaque Français qui va en Amérique en rapporte un livre; il peut le faire puisque l'Amérique est toujours mobile. Si l'accueil de la « ville-debout » qui entoure le port n'a pas changé, Roosevelt transforme bien des choses.

La Fifth Avenue, qui traverse du nord au sud l'île de Manhattan, est toujours une artère importante, commerciale, luxueuse même, mais elle est vidée du sens symbolique qui lui était attribué; le milliardaire de la Fifth Avenue n'est plus qu'un objet du passé.

Il y a moins d'une décade on ne parlait aux milliardaires qu'avec une voix huilée; un agenouillement, comme devant le Saint-Sacrement; la ploutocratie financière a perdu la face et la déférence craintive, le respect de l'or sont balayés avec les papiers des baisiers de Wall Street.

Le ton des journaux, des conversations est entièrement modifié. L'humour sévit. La fille d'un fonctionnaire est demandée en mariage par un banquier : « Un banquier peut-il épouser une blanche? » Voilà une phrase que je n'entends plus : « *You know, he is a very rich man!* »

Le sens inquisitorial, longtemps inerte, opère à chaud, il comprend et juge. Les chiffres s'alignent. Le suc de la nation a été absorbé pendant trop longtemps par quelques milliers d'individus; désormais, leur pouvoir est jugulé; telle est la volonté de Roosevelt.

La légende d'Andrew Mellon est détruite.

Andrew Mellon est un petit vieux de quatre-vingts ans qui fume des cigares délicats, entouré d'une belle collection d'objets d'art. Quand il veut l'augmenter il téléphone à Duveen de venir bavarder avec lui à Washington.

Malgré ses tableaux anciens choisis avec un goût incontestable, la culture d'Andrew ne va pas jusqu'à distinguer le latin du français. Joseph Caillaux, lors de son dernier passage à Washington, lui apporta en guise de bienvenue des monnaies frappées à l'ancienne et entourées d'une citation latine. Mellon se refusa en expliquant qu'il ne comprenait pas le français.

Le roi Andrew tint dans ses mains, de 1920 à 1929, les leviers de commande de la haute finance et de la prospérité américaines, la presse et le Congrès tremblaient devant lui, il dirigeait la Maison Blanche. N'est-il pas l'homme qui, dès 1928, malgré les avis répétés du Federal Reserve Board, de l'Association des Banquiers américains prédisant que la continuation de la spéculation devenait périlleuse, non seulement rassura le public, mais l'entraîna vers de nouvelles folies où lui, Mellon, trouvait son compte : il ramas-

sait trois millions de dollars sur la hausse fictive des actions de ses firmes d'huile et d'aluminium.

Aujourd'hui, des brochures de cinquante cents expliquent ses agissements qui deviennent aussi visibles que les rouages d'une montre.

Roosevelt laisse Mellon tranquille, lui demandant simplement de payer comme tout le monde la totalité de son impôt sur le revenu, correspondant à soixante-cinq millions de francs (un tiers de la fortune d'Andrew était placé en valeurs non imposables). L'heure des inégalités est terminée.

Si les théoriciens affirment, chiffres en mains, que l'expérience de Roosevelt est une folie, les faits prouvent le contraire. Les théories sont en faillite comme les banques. Se rappelle-t-on les décrets des économistes qui avaient dit que les Allemands de 1914 ne pouvaient mathématiquement mener la guerre au delà de dix mois? (Leroy-Beaulieu, *Revue des Deux Mondes*).

Le premier fait est le retour de la confiance sur la terre d'Amérique; elle fleurit de nouveau avec l'espoir.

On entend bien aussi quelques gémissements; ils ne viennent pas du même côté, ni des mêmes êtres.

Ceux qui se cramponnent encore à l'ancien ordre de choses gémissent, ceux qui ont tout perdu se taisent, mais ceux qui n'ont rien perdu — et il y en a — gémissent dans la crainte de tout perdre.

L'Est gémit partiellement parce que plus ancien et plus traditionnel.

Le Middlewest et l'Ouest espèrent.

De fortes rentières, encore une vingtaine de millions de francs-papier de rentes, lâchent contre Roosevelt des imprécations. « De quoi se mêle-t-il? » « Où va-t-il nous conduire? » « Qu'il laisse donc le dollar tranquille! » « Il veut apprendre aux banquiers leur métier. » « Contrôler un homme comme Pierpont Morgan dépasse la bienséance. »

Une vieille dame secouée par la rage fait claquer son râtelier en vociférant des imprécations contre le Président. « Il est bête, vous entendez, il est bête. » N'osant plus dépenser, elle a l'air d'une indigente et j'apprends qu'elle possède encore quinze millions de revenus. Elle tremble à la pensée de les voir ébréchés. Un Pennsylvanien déconfit va jusqu'à souhaiter que l'Angleterre reprenne son ancienne colonie où le duc d'York serait le bienvenu.

Les banquiers de Wall Street, lugubres, se taisent.

Bien des vingt millions de rentes, réduits à trois millions, en prennent leur parti et les yachts vendus, les propriétés abandonnées viendront à Paris, gardant les perles pour les soirs de Ciro.

Avec ou sans gémissements, on se réduit, on se réduit. Les domestiques mâles ont presque disparu et bien des dames travaillent elles-mêmes dans leur « kitchenette » afin de garder le manteau de vison des beaux jours. Les appartements s'amenuisent comme en Europe et quatre pièces confortables remplacent les enfilades de jadis.

Les *movies* cependant ne désemplissent pas, les music-halls regorgent, les théâtres font des recettes et le Metropolitan Opera, présidé comme en 1900 par des dames Vanderbilt aux diadèmes gothiques, a rouvert ses portes pour une courte période. La carence du livre est terminée.

Il y a encore beaucoup d'argent en Amérique. L'extravagance monétaire et les dépenses fantastiques de la côte est de l'Atlantique ne purent jamais être jaugées par les modestes rentiers des côtes ouest, rives où l'on pratique encore l'art des enveloppes retournées.

Gens du continent européen, nous sommes pauvres comme des rats de sacristie auprès de certains Américains ruinés. Et, par contre, la détresse des fermiers de l'Iowa, du Wisconsin, de l'Illinois, qui eux aussi furent ruinés par leurs spéculations sur l'avenir,

reste incompréhensible à nos sages populations agricoles moins avides, plus prudentes et plus modestes.

Mellon et ses émules ne sont plus des personnages sacrés, voilà le point essentiel marqué par Franklin Roosevelt.

Son gouvernement est socialiste, dirons-nous en Europe. Certes, mais à la manière américaine, en vérité, c'est plutôt un capitalisme d'Etat. Nos vocables occidentaux : Labour Party, Communisme, Socialisme n'ont pas d'équivalents verbaux dans le Nouveau Monde. Il ne peut y avoir de luttes de classes dans un pays où il n'y a pas de classes héréditaires, ni de batailles de partis là où il n'y a que des équipes disciplinées, *team-work*, et un sens inouï de la croisade.

Le gouvernement de Roosevelt n'est pas dirigé contre le possédant, mais il mettra fin au jeu des spéculations éhontées et aux trusts privés dont l'autorité balançait parfois celle de l'Etat.

Le Président manie d'excellents vacuum-cleaners avec intrépidité.

Avant l'ère Roosevelt les banquiers disaient :

— Il ne faut pas que le public s'imagine que nos poches sont en verre.

— Justement, dit Franklin, désormais vos poches seront en verre.

Et les comptabilités des principaux banquiers sont ouvertes devant le *Brain Trust*.

Ainsi ceux qui s'intitulaient les privilégiés, moins fins que Louis XV, n'ont pas prévu le déluge. Ils n'ont pas compris que novembre 1929 sonnait leur glas, la fin d'une époque et du capitalisme tel qu'il était pratiqué jusqu'alors. Les spéculateurs ont péri d'indigestion, comme les dix-sept éléphants des Indes qu'on trouva morts sur un champ de céréales qu'ils avaient dévoré.

NEW-YORK

Une entaille profonde est faite au milieu d'une ruche. De la fenêtre du vingt-troisième étage placée au bout de cette impasse de trois cents mètres, l'œil est accroché par une lumière rose, chaude comme si elle sortait d'un four, coupée par des buildings qui s'étagent dans un désordre bizarre. Une tache plus rouge cerne, à l'ouest, un building plus jaune; ces buildings sont coupés à leur faite comme par un fil à beurre.

L'air translucide et dur a supprimé le fondu et la déclinaison des teintes; il n'y a qu'un premier plan grandiose.

Pourquoi, en rentrant dans la chambre, trouve-t-on des lignes Louis XV et des fausses sanguines genre Hubert-Robert? Parce que le Whalcorf Hotel, grand à lui seul comme une sous-préfecture française, n'est pas assez hardi pour être franchement américain. Luxe, grand luxe, faux luxe, beau luxe quand il s'agit de roses plus éclatantes et plus solides que celles du vieux monde. Le déjeuner du matin est apporté sur une table tellement chargée d'accessoires que le voyageur, à son petit lever, pense être un monarque souffrant que l'on vient « messer » sur un autel fabuleux.

Fifth Avenue. L'*elevator*, plein d'hommes en feutre, en décharge à chaque palier. Au trente-septième étage, les portes étroites ouvrent dans des bureaux petits et surchauffés. Remingtons partout, ce crépitement, c'est le bruit diurne de New-York incessant comme le bruit d'été des cigales en Provence et qui s'arrêtera automatiquement à 6 heures.

De ce trente-septième étage, la vue est complète, précise. En bas, Fifth Avenue avec des points noirs qui courent; à droite, Radio City et des buildings et des cônes tronqués jaunés par le soleil; l'air est bleu, cristallin; au loin, une ligne d'eau grise : c'est la rivière, le chemin vers l'Atlantique.

La chaleur est étouffante au dehors comme au dedans, les

radiateurs marchent, le soleil tape, chacun est en sueur. Saison sans nom, nous sommes au commencement de novembre.

Le banquier est triste dans son office de Wall Street. Il ne voit rien de son dix-septième étage, mais il entend doucement descendre le dollar.

Sans allégresse, telle une fourmilière dérangée, les employés remplissent les rues étroites, profondes comme des précipices bordés de hautes murailles rougeâtres, et le ciel lointain coule au-dessus.

La foule descend dans les profondeurs du *subway* et, dans un bruit assourdissant, les longues rames ferrailent du sud au nord de Manhattan. Embranchement à la quatorzième rue pour rejoindre les quartiers privilégiés, les voyageurs se font face sur les bancs placés en vis-à-vis et montrent ainsi la série de leurs visages gris comme des toiles d'araignée épaisses. La petite femme du métro? Elle déambule dans Broadway, elle ne s'aventure pas dans ces lieux sinistres réservés aux galériens des bureaux.

Il f t un temps où New-York ressemblait à un village breton. Depuis 1900, les buildings, alvéoles qui entourent des ascenseurs, élevés dans un but d'utilité commerciale et qui n'ont rien à faire avec l'architecture proprement dite, ont séparé New-York de la norme habituelle des villes d'Occident.

Paris est une ville essentiellement matinale et vespérale, la ville des hivers pluvieux qui font luire le macadam, des printemps qui sentent le cigare dans les tendres verdure des hippodromes, des étés pleins de stores rayés et de terrasses indolentes et des automnes encombrés, foisonnant de commencements et d'espoirs, parmi les petites feuilles rouillées. Mais New-York est la ville du soir et de l'hiver. Quand le vent glacé fait tourbillonner la neige épaisse, qu'à chaque vitre brille un carat et que l'électricité attache ses girandoles, ses arabesques, ses feux de la terre jusqu'au ciel, New-York est la création urbaine la plus étourdissante du globe.

Quarantième étage : l'hiver éclate avec une force juvénile. Des toits bas, couverts de neige, vibrent au soleil et de larges nappes d'air bleu résonnent comme un chant d'allégresse entre les buildings lisses. Trente mille chômeurs grattent la glace sur les rails; c'est l'accalmie avant la nouvelle rafale, et venant des quatre coins du continent des courants d'air surexcité font tourbillonner la matière neige au-dessus de la ville nocturne. Les grandes artères font des coulées lumineuses et les sombres masses sont piquées de points électriques, le thermomètre descend à 20 degrés et vingt-quatre heures après ce froid intense surviennent le dégel et la tiédeur de 3 degrés sous zéro. La violence et la brusquerie de ces températures empêcheront à jamais le New-Yorkais d'être un citoyen calme, il vit avec intensité, il est jeté en avant par la force de l'air et ses nerfs sont électriques. Sans répit et sans mesure.

\* \* \*

Un taxi-cab orange stationne au coin de la quarante-quatrième rue, *Petrouchka* sort de sa radio et coule comme un *icecream*. Les petits souliers à trois dollars luisent dans la vitrine sous des projecteurs de music-hall. La masse qui entoure Bryant Park est comme un burg rhénan illuminé chaque soir pour la gloire de New-York.

Non, cette place n'est pas la place de Florine; elle était plus longue et couverte de neige ce jour-là.

Florine peint derrière ses rideaux en mousseline empesée et à franges d'or des toiles huileuses où de minces nègres violets font du *planking* et des plongeons sur les plages brûlantes de Coney Island. Florine, qui est de Palestine, n'a jamais quitté New-York. Elle peint dans son atelier du septième étage arrosé de lumière diurne les Roxy dans leur apothéose de cinéastes ou un couple

juif-chrétien qui sort de Saint-Placide, béni par le pasteur et le rabbin.

La foule est énorme chez Macy et vraiment les bas de soie ne sont pas chers. La vendeuse est une jeune *college girl* qui travaille là le samedi et lit George Sand et Musset; étudiant cette année-ci les romantiques français, elle adore *Indiana*. Les seaux de toilette et les batteries de cuisine sont au sous-sol et les poissons rouges et les perruches au neuvième étage. Il n'y a de tapis nulle part. C'est effrayant ce que les gens vous heurtent les épaules.

Chez Sachs, les galeries sont vides, vides absolument parce que c'est trop luxueux, tandis que chez Barbara les thés complets, débités pour 25 cents, attirent un monde considérable.

Les Américains peuvent réaliser des économies sur tout, mais n'en font jamais sur les fleurs. Ils ont les plus belles vitrines florales du monde et leur façon de présenter ces corbeilles de fruits de Californie, de fleurs simples ou des tropiques est d'un goût qui rappelle une ancienne influence japonaise. En Amérique, la fleur remplace la carte de visite.

Jeux alternés d'ombres et de lumières, de buildings et de maisons basses, d'avenues somptueuses et de rues sales.

Dans une artère sombre, un jeune décorateur inaugure un studio moderne en haut d'un escalier de bois (!) au troisième étage. Un caoutchoutier vert met une note originale sur les murs gris et nus du studio. Un seul grand tableau moderne, aux couleurs crues — qu'importe ce qu'il représente — est posé presque au ras du sol; cette innovation américaine est une trouvaille. Les fauteuils en cuir qui viennent d'Allemagne auraient dû rester à Berlin, on ne peut plus changer la forme des fauteuils et un transatlantique en cuir ne vaudra jamais les fauteuils des clubmen anglais qui ont fixé une fois pour toutes l'inclinaison et la largeur convenables au repos du gentleman qui lit le *Times* en fumant.

Dans Madison Avenue, la lune, cette vieille amie d'Europe, est à son déclin et si triste. Elle pense à autre chose. Ici, personne ne s'occupe d'elle.

Les dames qui s'échappent du *Beauty parlour* ont mieux à faire; elle courent, fument, boivent, parlent et font acte de présence dans des endroits qui varient toutes les demi-heures.

La ville renaît, réchauffée par le sourire de Roosevelt et qu'importe hier et demain puisque aujourd'hui existe. Aujourd'hui, c'est le verre de whisky dans la main droite, la cigarette dans la main gauche et le grammo résonne, le téléphone résonne, la radio résonne; c'est la vie.

\* \* \*

New-York est une immense salle de rédaction où les nouvelles du monde entier viennent à chaque instant charger l'esprit, le distraire et l'émouvoir dans l'immédiat. Le nouvel arrivage de Picasso, le chef d'orchestre polonais, l'article de Walter Lippman, l'attitude de Hearst, le message de Roosevelt, les décrets de Washington, le scandale mondain ou le scandale politique ou le scandale financier s'entre-croisent.

*Our president is a great president* se répète partout, au restaurant, chez Robert ou chez Voisin, à ce dîner raisonnable où des personnes de haute culture s'assemblent pour discuter, comme à Paris, de politique, de littérature proustienne ou gidienne, en y mêlant des fantaisies échevelées, ou dans cette soirée où les convives tellement nombreux sont presque joue à joue.

Les maisons londoniennes se succèdent dans le quartier aristocratique des rues 60 qui avoisinent Central Park. Au delà du parc commencent les quartiers de couleur.

Au milieu de ces blocs, de ces rues numérotées, malgré ces deux divisions, de la ville basse et de la ville haute, à New-York il n'y a pas de quartiers proprement dits. Les quartiers de Paris, n'est-ce pas vingt petites villes rondes, ouatées, où chacun se sent chez

soi, entouré de visages connus? A New-York, un anonymat fiévreux et changeant isole l'homme de ses proches. C'est un peu terrifiant. Les efforts qu'il fait pour se hisser ressemblent à ceux de ces mouches tombées dans un verre et qui s'évertuent à monter le long d'une paroi lisse.

A New-York il y a plus de Juifs qu'en Palestine, plus d'Italiens qu'à Rome et une fraction importante de ces dix millions de nègres qui habitent le continent. Les nègres de New-York sont sélectionnés, le type supérieur s'y rencontre avec un front presque droit et un crâne rond. Les *coloured people* sont relégués dans Harlem, quartier aussi peuplé que la ville de Tours, où rien ne manque aux nécessités d'une collectivité.

Mardi soir, danse au Savoy Club. Chassons à jamais l'image du bal nègre parisien où une foule puante de Martiniquais en goguette se déhanchent crapuleusement. Des lumières adoucies filtrent à peine dans une salle claire-obscur, réplique, semble-t-il, d'une maison des tropiques aux volets clos où le soleil se glisserait par endroits.

Autour de la piste des *boxes* sont loués par les spectateurs qui ne consomment pas d'alcool mais seulement du café, du thé et des sandwiches. La danse et la musique suffisent à enivrer les noirs qui aux sons d'un orchestre évoluent avec une frénésie interdite aux blancs, qui ne possèdent pas cette dextérité musculaire et cette célérité des mouvements propres à la race noire. Les genoux et les chevilles ont l'air de flotter, suspendus à une corde invisible, et le rythme accéléré entraîne la musique et le danseur avec une précision parfaite. Ces danses, généralement d'origine religieuse, ont été faussées en se dansant par couples; la femme n'est pas rituelle.

Les hommes et les femmes ont une grande beauté corporelle et les tailles minces ont la souplesse des grands félins. Les nègres et les tigres doivent avoir les muscles attachés de la même façon.

Les évolutions chorégraphiques des noirs n'ont pas cette monotonie des danses des girls américaines qui meuvent leurs bras et leurs jambes avec un dé clic mécanique plutôt qu'humain; les danseuses du music-hall sont parvenues à imiter la machine.

A 2 heures du matin, le Savoy ferme ses portes et quelques intrépides peuvent s'égarer dans des boîtes en sous-sol qui tâchent d'imiter les caveaux parisiens. Un noir assez beau chante accoudé à une table des airs langoureux; des blanches l'ont aimé; elles ne l'aiment plus, et il a dégringolé du *Ciro* de Londres au *Hot-Cha* de New-York sa face bronzée est modelée de petites lumières azurées qui éclairent cet endroit curieux.

Si les nègres sont hermétiquement relégués dans Harlem, ils enveloppent l'Amérique entière de leurs rythmes et de leurs chants. Leurs gosiers lancent des notes plus hautes et plus basses que celles des gosiers blancs. Leur roucoulement aigu peut se muer soudainement en contralto; chaque music-hall possède une vedette noire.

Des échantillons de toutes les races passent dans Broadway. Dès qu'elles arborent le couvre-chef national, le chapeau en feutre gris, elles sont amalgamées et le *movie* achève de les américaniser. Ici, c'est le quartier des music-halls, des théâtres, des dancings, des jazz, des jolies girls qu'on achète pour un manteau de fourrure ou un petit tour de cou, tandis que le régiment de filles nues qui défile dans certains cabarets est chaste et préposé uniquement à la vue des dîneurs.

Dans ce désert de bruit, il y a des oasis; tant pis pour ceux qui ne les découvrent pas.

Au neuvième étage, un écrivain américain, Carl van Vechten, vit comme un mandarin: luxe, calme et volupté. Un repas délicat, un service de table raffiné; l'eau glacée est servie dans des verres d'opaline blancs et des fraises fabuleuses, avec un goût perfectionné, accompagnent les pommes de Californie, si douces qu'elles ne sont plus des pommes. Et les pensées flottent dans une atmosphère

spirituelle qui est la patrie commune des intellectuels de tous les pays, mais dont le siège est en Europe.

Carl van Vechten m'ordonne d'aller voir les fresques de Diego. Vite dans un taxi à la quatorzième rue.

\* \* \*

Diego Rivera est à la fois un Mexicain, un Américain et un grand peintre.

Il est originaire du Mexique, pays de révoltés et qui a souffert des luttes sanglantes engagées sur son sol entre la *Royal Dutch* et la *Standard Oil*. Rivera en a conçu une haine contre la grande finance internationale, qui sait, pour son profit, susciter des guerres et décimer des hommes.

L'Amérique industrielle du Nord lui a fourni ses visions et son art traduit ses passions de révolté dans le cadre du métal.

Les fresques actuelles de Rivera sont les seules qui valent quelque chose au point de vue pictural parmi les œuvres modernes. Il a recueilli des humbles artisans actuels la manière des anciens artistes mexicains qui recouvraient de fresques les surfaces de leurs temples. Il faut remonter jusqu'à la Renaissance italienne pour trouver dans la fresque une compréhension pareille du contemporain. Là, sur ces fresques, la synthèse de l'époque était fixée: cortèges de princes, de gens d'église et leurs suites, chamarrés sur des chevaux caparaçonnés, l'arrière-fond représentant leurs belles architectures, leurs palais et les parvis des temples. Le marbre dominait comme le satin et le velours parmi des fleurs et des femmes chevauchant, encombrées de leurs jupes fastueuses. En regardant ces fresques, nous pensons: voilà le XIV<sup>e</sup> ou le XV<sup>e</sup> siècle qui passe, avec le portrait de ses personnages les plus représentatifs, avec ce qu'il aime, avec ce qu'il veut, avec ce qu'il est.

Mais où est le portrait de ce tumultueux XX<sup>e</sup> siècle, enserré par l'étau de son passé et essayant de le faire craquer par la convulsion de ses muscles?

Diego Rivera, dès ses premiers travaux pour le Stock Exchange de San-Francisco et pour l'École des Beaux-Arts de cette ville, avait trouvé sa manière, lumière froide qui est celle de son continent, dessin d'une rigueur aussi mathématique que celle d'un dessinateur d'avion ou de locomotive et choix des personnages, cueillis — photographiés presque — dans la vie. Mais l'artiste met sa marque dans le groupement de ces éléments divers.

Il a fait le portrait de Détroit, la ville de Ford et de l'automobile. Rockefeller lui commanda des fresques pour Radio City. Ces fresques déplurent, mais Diego, rétribué, fit de nouvelles fresques qu'il donna au *workhouse* de New-York, mesure de la quatorzième rue, sans ascenseur et sans chauffage central, où elles sont exposées.

Le portrait de l'Amérique est là, divisé en dix-neuf panneaux, univers grouillant qui ne ressemble pas tout à fait aux conceptions de l'historien officiel. D'ailleurs, l'Histoire — vérité nue qui sort du puits — est toujours affublée de vêtements différents, suivant la mentalité de celui qui les décrit. L'Histoire n'existe pas, affirme Valéry. Elle existe, mais elle a cent visages; la vérité historique et ses nuances importent moins qu'une représentation picturale excellente.

Du Mayfair à Roosevelt les diverses conquêtes du sol américain sont étagées d'après des plans et des perspectives savamment établis, où la tête des hommes qui ont fabriqué cette histoire est reproduite au premier plan avec une vérité cuisante.

Diego a donné aux mains des significations psychologiques qui émeuvent. Petite main desséchée de Rockefeller, crispée et presque invisible, mais d'Andrew Mellon refermée sur le téléphone, mains ballantes des victimes, index ferme du légiste pointant sur le Bill, elles animent ses toiles.

Diego Rivera se complait et excelle dans la représentation du machinisme, il est fasciné par les machines au travail, il voit en elle une création merveilleuse de l'esprit humain et pour lui la nouvelle esthétique réside dans la force et la subtilité du mouvement et la netteté des lignes.

Il aime la dureté et l'élasticité de l'acier ainsi que sa solidité; les courbes des tuyaux et des courroies, des bielles et des turbines ont pour lui une sorte de dynamisme géométrique. Rivera réalise ainsi une synthèse de l'industrie, l'Amérique est le berceau de cette industrie à outrance.

Il n'a pas négligé les laboratoires de chimie, les hauts fourneaux de la métallurgie et tous les hommes rivés aux machines.

Son thème favori est celui-ci : que ces machines sont mues par Mammon et Caïn; au lieu de servir l'homme, elles l'exploitent et le détruisent.

Il ne craint pas de peindre les hommes masqués qui préparent les gaz empoisonneurs, avoisinant un laboratoire de biologie où est étudiée la chirurgie de guerre, à côté des écoles où le chauvinisme est infusé à des jeunes cervelles. Et, dans un lointain où labourent des tracteurs, où s'élèvent des tours de fer et des pylônes de haute tension, dans l'espace dominé par le vol des avions, la guerre avec ses milliers de croix semble le résultat final de ce gigantesque effort. Pendant ce temps, au bas de ce tableau sinistre, les banquiers internationaux continuent de racler l'or.

Ford trouve grâce devant Diego; ce grand industriel est un philanthrope qui n'a jamais pressuré ses employés; lui et Edison ont servi l'humanité.

Une singulière image de Hitler entre des bûchers de livres flamboyants, de Juifs fouettés, d'hommes emprisonnés ou tués termine la série.

New-York n'est pas l'Amérique, a dit Ford Madox Ford, mais elle l'annonce, et par ses excès mêmes elle en fait la publicité. Elle intrigue et fascine parce qu'elle s'oppose au vieux monde qui aura toujours la curiosité d'aller contempler son étonnante bouffure.

N. R. A.

— L'avez-vous vu?

— Non, mais je l'ai entendu à la radio. Il y a des *radio-parties* qui s'assemblent pour écouter les messages du président, messages qui sont répercutés à travers le continent et cette voix vibrante, chargée de magnétisme, prononce les paroles justes et nécessaires faites pour enflammer davantage le peuple américain.

Nous ne nous doutons pas en France de la grandeur du civisme américain, de son élan et de sa puissance. Certes, les 123 millions d'habitants des Etats-Unis ne sont pas de la même race (52 % d'excellents éléments nordiques et 48 % d'éléments divers), mais le tout forme une grande nation, ils deviennent des citoyens, et le titre de citoyen américain confère un état d'âme insoupçonné.

Les Français vibrent par saccades, quand les frontières sont menacées ou l'idée de la sécurité effleurée; un scandale peut émouvoir partiellement, mais le reste du temps l'opinion indifférente est morcelée.

Aux Etats-Unis les énergies intactes s'unissent dans un but commun; elles ne sont pas affaiblies par ces traditions issues d'un passé compliqué et divers où chacun puise des raisons d'agir contradictoires.

Après ces quatre années sombres où la dépression allait en croissant, où l'Amérique semblait frôler un abîme indigne d'elle-même, Franklin Roosevelt a saisi dans ses bras d'athlète ce monde défaillant, avec calme et autorité. Il a voulu le pouvoir sans restrictions et s'est mis à l'œuvre avec une célérité américaine. Cette attitude lui a conféré une popularité qui est plus profonde que celle des

présidents qui l'ont précédé, aussi unanime que celle de Mussolini, de Hitler et de Staline.

Wall Street soupire mais obéit et si quelques murmures s'échappent de l'Est, de l'Atlantique au Pacifique il n'y a qu'une résonance qui compte : la résonance Roosevelt.

Ainsi que Wilson sut enrôler 2,000,000 d'hommes en 1917, Roosevelt vient de mobiliser, d'accord avec le Parlement, 10 milliards de dollars, et cette armée formidable fera travailler l'Amérique et mettra fin au chômage.

Cet homme a pris le pouvoir au milieu de la chute des banques, du désarroi du commerce et de l'industrie, de la révolte des fermiers du Middlewest, de la panique, de la terreur, quand le sol tremblait sous le pas des chômeurs psalmodiant en chœur leur lugubre cri : « *A job! a job!* »

Il a réveillé — et voilà en quoi il est grand — le complexe de supériorité qui s'effritait, rendant ainsi à ses concitoyens la formule des premiers pionniers, courage, optimisme, dynamisme. Cette formule était salie sous la fâcheuse et molle présidence de Hoover. Il ne faut pas omettre que Roosevelt fut aussi élu *contre* Hoover, et tout ce que ce dernier représentait de maux accumulés — certains par son entêtement.

Les gens d'Europe, même les mieux qualifiés, ne peuvent pas suivre le détail des conceptions de la Maison Blanche ni les méandres de leurs applications diverses. Le fait qui saute aux yeux est le contrôle rigoureux du système bancaire et de la monnaie; désormais les fonds des déposants ne pourront plus servir à des spéculations illicites.

Le N. R. A., — *National Recovery Act* — qui pourrait aussi s'intituler P. F. C. — Propos de Ferme Contrition, — occupe les esprits et fait battre les cœurs à l'unisson.

Roosevelt taille, négocie, juge, passe les Bills, les ajuste, les compose sur un plan absolument nouveau. En parlant le langage d'Occident, on pourrait dire il opère une révolution dans tous les domaines de l'activité bancaire, sociale, industrielle, commerciale, agricole.

Elle est acceptée ou subie parce qu'il n'y a pas de choix :

— Le plan Roosevelt ou « *we go to hell* », disent les Américains.

Mais cette révolution, Roosevelt peut l'accomplir parce que ses concitoyens l'ont choisi comme maître de leurs destinées et parce que Roosevelt est marqué du sceau.

Les peuples qui le méritent et qui sont encore jeunes trouvent aux tournants dangereux de leur histoire l'homme nécessaire et leur intuition s'en empare; Franklin Roosevelt était de ceux-là.

Franklin Roosevelt appartient à l'une des plus anciennes familles des Etats-Unis, de la meilleure descendance, la nordique.

Beau, sportif, vigoureux, intelligent, il fit des études normales aux Universités de Harvard et de Columbia et se fit inscrire au barreau de New-York. Affable il savait entrer en communication avec des êtres divers et l'Europe intéressait sa curiosité. La vie s'ouvrait pour lui douce et monotone au milieu d'un luxe raisonnable.

Un premier choc l'atteignit au cœur : une fiancée qu'il adorait mourut d'un accident de cheval, à ses côtés. Sa douleur le décida à entrer dans la vie politique, comme on entre dans les ordres, avec l'oubli complet de soi-même. Voilà peut-être l'origine des idées généreuses et indépendantes qu'il manifesta, au Parlement d'Albany, au sous-secrétariat d'Etat à la Marine et plus tard comme gouverneur de New-York. Il était grand ami et disciple de Wilson, et déjà il commence à lutter contre ceux qu'il appelle les parasites de la Finance et les pourris de la Politique.

Il souhaite pour son pays une marine consistante qu'il juge d'une nécessité vitale. « Un bateau est plus vite coulé que construit. »

Un deuxième choc le terrasse. Une attaque de paralysie le rend

infirmes pendant trois ans, il met six mois à faire la rééducation de sa main droite afin de pouvoir écrire, sa mère est à ses côtés ainsi que sa femme — il a épousé une cousine agréable et intelligente, qui lui a donné plusieurs enfants et lui est profondément dévouée.

Mais pendant ces années de réclusion Roosevelt a souffert, il a médité, et malgré son infirmité partielle et peut-être à cause d'elle, c'est un homme spiritualisé et nourri de fortes convictions qui se présente devant les suffrages de ses concitoyens.

Il remporte un triomphe le 8 novembre 1932, plébiscité par trente-huit Etats.

Certes, sa publicité est bien faite; il ne serait pas Américain s'il ne savait pas manier cette arme puissante. Les *movies* eux-mêmes aident à son prestige; la presse de Hearst, appoint considérable, l'a soutenu avec deux journaux par Etat, et enfin la radio fait résonner incessamment la voix d'or du président du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Ses disciples travaillent pour lui; le plus illuminé est le père Coughlin, de Detroit, qui de sa radio particulière prêche la mystique Roosevelt.

Le président s'est montré un homme sagace et prévoyant. Plusieurs millions de chômeurs sont réintégrés; les chiffres officiels étaient de 4,000,000 en décembre 1933, et peu à peu les autres *unemployed* seront absorbés.

Une de ces tempêtes d'air qui venant du Labrador ou de l'Alaska souffle sur tout le continent a de nouveau déployé en hauteur le drapeau aux quarante-huit étoiles.

#### CHEZ HENRY FORD A DETROIT

Les ouvriers de Ford travaillent, dit-on, à la chaîne, et ce mot « chaîne » donne une image de forçats travaillant avec des chaînes et des boulets au pied. Or, justement, ce ne sont pas les ouvriers qui sont à la chaîne, mais les machines.

Il n'y a qu'une façon de faire vite et bien une automobile. Le Pape lui-même dirigerait-il une usine qu'il serait contraint d'employer la méthode que M. Ford a perfectionnée.

Effectivement, des châssis à la chaîne passent devant l'ouvrier assis ou couché, les châssis s'arrêtent le temps nécessaire pour que l'ouvrier ajuste les pièces tant et si bien qu'après plusieurs tours de chaîne le châssis complet a reçu la carrosserie, tous ses accessoires et muni d'essence, avec un homme au volant, fait un tour de piste tel un jeune levraut qui s'échappe en courant du ventre de sa mère.

Ceci est la dernière phase de la construction, celle que l'on montre aux voyageurs dans le grand hangar chauffé, éclairé d'une lumière froide et bleu gris qui n'incommode pas les yeux de l'ouvrier.

La Motor Ford Cy est la plus puissante compagnie d'automobiles du monde et elle tient une place unique dans l'histoire de l'industrie.

C'est un univers parfait qui se meut dans l'orbe que Henry Ford a créée et qui n'a besoin d'aucun secours étranger; il se fournit à lui-même ce dont il a besoin; les matières brutes et leurs transformations sont entièrement sous son contrôle.

Se rendant compte, en effet, que le prix de revient d'une automobile dépend presque entièrement du prix du charbon et du fer, Ford, pour ne pas être assujéti à la fluctuation des prix, s'est rendu possesseur d'importantes mines de fer et de charbon et aussi de forêts.

Les mines de charbon sont dans le Kentucky et dans l'ouest de la Virginie; le fer et le bois viennent du Michigan nord; entre

ces deux districts est située la rouge *plant* (1,096 ha.), la plus grande *plant* du monde.

Là se trouvent les hauts fourneaux, la fonderie, les fours à coke, les usines de ciment, de fer et d'acier, les fabriques d'outils et de moteurs, les ateliers de réparations, et sur la rivière rouge la flotte Ford décharge les matières premières dans des docks pouvant contenir 2,000,000 de tonnes.

Les laboratoires d'expériences et d'études sont à Dearborn, dans la *plant* rouge. L'ingénieur chimiste recherche les sous-produits du coke, le métallurgiste se spécialise dans le fer ou dans l'acier, tâche de découvrir de nouveaux secrets, et l'ingénieur mécanicien, à son tour, étudie les méthodes les plus appropriées à l'art de la machine, de l'assemblage des pièces, afin de perfectionner encore la construction des voitures et des camions.

La fabrication même des automobiles s'effectue à Detroit, siège des bureaux.

Dans tous ces *plants* un maximum de travail est accompli avec un minimum de surveillance. Le travail de chaque unité s'opère dans un synchronisme parfait et l'ensemble forme une machine énorme, bien réglée, marchant sans heurts, dont le résultat dépasse l'imagination.

— Comment faites-vous pour retenir tous ces rouages dans votre seule tête? demande M<sup>me</sup> Henry Ford à son mari.

— Rien n'est plus simple, répondit-il.

Si cela ne lui paraissait pas simple, il ne serait pas Henry Ford. Son cerveau fonctionne avec la même facilité qu'une Ford avalant une côte.

\* \* \*

Ford a rejoint sa femme dans une salle où les petites filles des ouvriers apprennent à danser aux sons d'un orchestre qui module des airs de menuets et de quadrilles et, pendant que les grands patrons regardent avec bienveillance les petites filles de Detroit dansant avec grâce les Lanciers, je les observe.

Henry Ford est assis près de sa femme; il lui tient la main et ils forment un couple parfait, un couple de tendres associés. Il a une figure fine, nette, encadrée de cheveux gris plaqués et des yeux profondément enfoncés sous une arcade sourcilière puissante. Sa taille est haute et mince. M<sup>me</sup> Henry Ford, petite et charmante, aux beaux yeux intelligents, doit être fière d'avoir accompagné pendant de longues années, dans sa carrière, un homme aussi valeureux. Pendant la promenade dans le musée qui s'organise, musée de tous les accessoires dont l'humanité a besoin, de la traction à l'éclairage, Ford lance un appel. Il a une voix de chef indien qui pousse un cri de guerre, voix stridente, métallique, à laquelle nul ne doit résister. Instantanément j'ai vu le chef.

Nous passons devant les spécimens de toutes les voitures de l'univers, depuis la vieille télègue russe en bois de bouleau, le chariot des immigrants de 1860, jusqu'à la première Ford. Cette collection, encore inachevée, est la distraction du célèbre industriel, ainsi que le petit village élisabéthain Greenfield. Un feu de bois brûle dans l'âtre d'une chaumière pour que les touristes soient transportés dans un XVI<sup>e</sup> siècle authentique; ce village a été acheté en Angleterre et rapporté pièce à pièce.

Puis nous traversons des champs où les ouvriers de Ford, pendant les heures restées vacantes à cause du travail ralenti — seulement mille automobiles par jour — cultivent des légumes. Et ces potagers leur appartiennent.

Après trente-cinq kilomètres de route parmi les *plants*, les ateliers, les hauts fourneaux, une détente est nécessaire et la calme maison du soir des Henry Ford étend son rez-de-chaussée accueillant et fraternel. Le porche colonial franchi, je trouve l'atmosphère rêvée des boiseries de chêne, des canapés profonds, des fauteuils en tapisseries des Gobelins, deux ou trois Romney aux



murs, une bibliothèque (les œuvres de Balzac y sont au complet), des fleurs en abondance et cet éclairage américain qui est distribué moins pour l'apparat que pour les gestes journaliers; cet intérieur est à la fois masculin et féminin; le chêne est sévère, mais le *sun-room*, embaumé d'essences rares, est le coin préféré de M<sup>me</sup> Henry Ford, où elle vient se délasser du travail ardu de ses organisations philanthropiques.

Une belle existence s'est déroulée dans ce district, puisque c'est à Springwell, entre Dearborn et Detroit, que Henry Ford naquit.

Son père était à la fois fermier, juge de paix et administrateur des biens de l'Eglise. Ces deux éléments la justice et la religion posèrent donc une forte empreinte sur son jeune esprit, mais le don natif et inexplicable éclata. Petit enfant, Henry Ford démontrait et remontait les montres, puis il construisit une roue de moulin; plus tard il fabriqua un tracteur à vapeur et quand il eut découvert les possibilités de l'essence, en 1893, son premier véhicule automobile roula dans les rues de Detroit; il était alors ingénieur de la Compagnie Edison, de la même ville.

Dès son enfance, Ford fut frappé de la pénible traction humaine; il rechercha constamment le moyen de l'alléger et les premières Ford furent destinées à fournir aux fermiers des moyens de transport rapides économiques.

Ce qu'il y a de remarquable dans la carrière de Henry Ford c'est qu'il envisage toujours le côté philanthropique d'une affaire et que ce n'est pas l'idée de gain qui alimente ses efforts; il pense aux consommateurs et aux ouvriers, qui ont toujours eu chez lui les plus hauts salaires.

L'ensemble de ses qualités est donc exceptionnel; il est le plus grand industriel de l'Amérique et en même temps son meilleur citoyen.

A la fin de novembre 1933 il y eut une lutte entre Ford et le général Johnson, chargé de faire adopter par tous les industriels les formules de la Maison Blanche. Ford se mura dans un silence dédaigneux, pour la raison bien simple qu'il avait depuis longtemps anticipé sur le programme du N. R. A., et par les salaires, et par les prix de revient, et par le nombre d'heures de travail demandées aux ouvriers. Mais enfin son consentement tacite fut donné par ses administrateurs. Ford est resté victorieux en ce sens qu'il a défendu et gardé ses libertés personnelles. Ce n'est donc que pour la forme que l'industrie de Detroit fut enrôlée sous l'égide du *Blue Eagle*.

ELISABETH DE GRAMONT.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### La voix de nos Evêques

##### Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Kerkofs.

La Lettre pastorale de l'Evêque de Liège est d'une si frappante opportunité, elle répond si adéquatement aux besoins les plus urgents de l'heure présente que je souhaiterais la voir dans toutes les mains, livrée aux méditations de tous les esprits attentifs. Elle atteint, en effet, à la racine du mal dont nous souffrons; l'effroyable esprit de division qui sévit, à l'intérieur, entre les classes sociales d'une même nation, entre les diverses races d'un même peuple, à l'extérieur entre les nations dont les frontières se hérissent de barrières, qui se jalourent et s'arment les unes contre les autres. Dissensions entre les esprits, déchirements entre les cœurs; partout, l'état de tension d'où l'universel malaise qui paralyse l'essor de la civilisation, partout l'antagonisme qui prépare les luttes fratricides. Devant cette Tour de Babel, et ce foyer de discordes, l'Evêque de Liège dresse l'Autel de la Messe, principe et symbole de l'union.

Cette admirable doctrine est introduite par le commentaire du geste significatif du Pape, fixant les yeux de l'univers, à la fin du Jubilé de la Rédemption, sur l'autel de la Grotte de Lourdes pendant trois jours continus. Pourquoi? « Parce que le sacrifice sanglant du Calvaire se perpétuant dans le sacrifice non sanglant de la Messe est le point culminant de l'œuvre rédemptrice qui est essentiellement la réconciliation de l'humanité avec Dieu et des hommes entre eux, l'œuvre par excellence de l'union sanctificatrice. »

Qu'est-il venu réaliser, le divin Rédempteur? « L'union des brebis dans un seul bercail sous la conduite d'un seul pasteur, l'union des fidèles dans une même Eglise sous un même Chef, l'union des hommes en une famille sous un même père. » L'implication suprême qui jaillit de son cœur embrasé d'amour, à la

dernière Cène, et dans laquelle il concentre toutes les ardeurs qui le dévorent, est ce cri sublime, ce défi à la haine diviseuse, ce cri triomphant : *Sint unum! Qu'ils soient un, comme Vous et Moi nous sommes Un.* Ce cœur aspire à fondre dans l'unité toutes les races, toutes les nations. *Pour réduire à cette unité tous les enfants de Dieu jusque là dispersés*, il offre sa vie. « Attendez donc, avait-il dit : lorsque je serai élevé sur la Croix, entre ciel et terre, j'attirerai tout à moi, j'étendrai les bras pour embrasser toute l'humanité et lui donner le baiser de paix. » « *L'autel de la messe, dit l'Evêque de Liège dans une belle formule, sera toujours le Calvaire mystique du haut duquel le Christ attirera tous les hommes, les unissant entre eux et les unissant à Lui.* »

C'est à mettre cette vérité en pleine lumière que s'applique l'auteur de cette Pastorale. Incarnant la théorie dans le fait par un enseignement concret et palpable, l'Evêque montre comment la Messe, par ses rites, par son cadre, symbolise l'union voulue par le Christ et la produit par sa vertu en profondeur et en extension universelle.

D'abord le lieu de la scène. L'Evêque suppose les fidèles assemblés pour assister à la messe. Devant eux, surmontant l'autel, se dresse le Crucifix, évocateur saisissant du lieu et de l'heure où fut consommé le sacrifice de la Rédemption. Entendez la portée de cette évocation :

« Là, sur le Calvaire, se trouve le berceau de l'humanité régénérée. Là, le péché est expié, la grâce est reconquise, et, avec la grâce, la vie surnaturelle et la filiation divine. Si, en Adam, de par la communauté d'origine, tous les hommes sont frères selon la nature, combien plus haute et plus sacrée cependant est la fraternité selon la grâce qu'ils tiennent du nouvel Adam, Jésus-Christ! Par lui, ils ont reçu le pouvoir de devenir fils de Dieu : ils ont le droit de l'appeler leur Père, ils forment la famille de ses enfants. Et pour que rien ne manquât à cette divine famille, Dieu a voulu que près du nouvel Adam se trouvât la nouvelle Eve, Marie, qui mieux que la première sera la mère de tous les vivants.

» En vérité, nulle part les chrétiens ne sentent mieux leur sainte et mutuelle fraternité qu'au pied de la Croix, et nul moment n'est mieux fait pour la leur rappeler que celui où sur nos autels se renouvelle le sacrifice du Calvaire. »

I. *L'action rituelle* : 1° *La préparation des âmes*. Elles sont confondues dans l'humble aveu de leurs fautes, font entendre le cri neuf fois répété de leur détresse, tandis que le prêtre résume leurs demandes dans la *Collecte*, adresse à l'assemblée les enseignements sacrés; après quoi le Credo achève l'unisson des esprits et des cœurs par la profession d'une même foi et l'expression d'une même espérance.

2° *L'Offertoire*, le moment où jadis les fidèles apportaient leurs offrandes sur l'autel et où ceux d'aujourd'hui s'associent à l'oblation de la matière du sacrifice, un rappel s'impose : Dieu n'agrée pas l'offrande des ennemis non réconciliés. Comme la goutte d'eau versée dans le vin du calice s'y perd, ainsi les fidèles unis au Christ sont comme noyés en Lui pour être offerts avec Lui. Or, seuls sont unis au Christ ces chrétiens-là qui sont unis entre eux par la charité dans le Corps mystique.

3° Voilà pourquoi, tous ensemble, d'une seule voix, *una voce dicentes*, ils chantent le Trisagion qui clôture la Préface, comme plus loin, dans le Canon, ils proclameront par l'organe du célébrant la communauté qui relie dans une même Eglise les militants de la terre, les souffrants du Purgatoire, les triomphateurs du Ciel.

Avant comme après la consécration, la paix est l'objet de prières réitérées (*Te igitur Hanc igitur, Libera nos*).

« Le célébrant la souhaite aux assistants : *Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous!* Incliné devant le Christ présent dans l'hostie, il la lui demande à haute voix : *Agneau de Dieu, donnez-nous la paix*; puis, à voix basse, après lui avoir rappelé ses promesses : *je vous laisse la paix, je vous donne ma paix*, il le supplie encore d'accorder à son Eglise la paix et l'union. Et alors, sûr d'être exaucé, il baise l'autel, symbole du Christ, y prenant en quelque sorte cette paix divine qui du Sauveur va descendre sur le prêtre et de celui-ci passer au diacre, au sous-diacre, aux assistants, par le geste symbolique du baiser de paix.

» A présent que les âmes sont pacifiées et unies, Jésus pourra venir à elles en personne par la communion, qui est par excellence « le sacrement de la piété, le signe de l'unité, le lien de la charité. »

Il y a longtemps que Platon l'a dit : la table est *l'entremetteuse de l'amitié*. Mais qui dira jusqu'à quel degré sont unifiés, identifiés l'un à l'autre, les convives du banquet eucharistique, se nourrissant d'un seul et même pain céleste, le corps du Christ, s'abreuvant d'un seul et même breuvage, le sang du Christ, aliment divin qui se les assimile pour les faire vivre d'une même vie, de sa propre vie, rameaux du même cep, membres du même corps. « Oh! s'écrie l'Evêque, la sainte fraternité, l'ineffable unité des chrétiens! »

II. *Le cadre liturgique*. — C'est l'église, avant tout l'église paroissiale, la maison de famille que dépeint l'Evêque avec un suave coloris, comme la demeure où l'on est chez soi et entre soi, parce que c'est la maison de Dieu, l'église paroissiale qui parle au cœur par tous les souvenirs personnels ou familiaux dont ses murs sont imprégnés. « Et, dit admirablement l'Evêque, dans cette maison de famille, où se trouvent et se coudoient le pauvre et le riche, le patron et l'ouvrier, le savant et l'ignorant, tous prennent part à la même action, faisant ensemble le même signe de croix, se levant ensemble et s'agenouillant ensemble, écoutant les mêmes enseignements, récitant les mêmes prières, s'asseyant à la même table sainte. Quelle magnifique leçon d'union et de simplicité, de fraternité et de charité, l'Eglise nous donne à la messe, en nous tirant de notre superbe isolement, pour nous mettre chacun dans

le rang, comme une simple unité d'un vaste ensemble, comme un frère de prière et d'action adoratrice, de tous les autres, si humbles et si petits, si étrangers ou même ennemis qu'ils puissent nous paraître, comme un enfant ignorant à qui sa mère met sur les lèvres les paroles qu'il doit adresser au Père des cieux.

» Cette leçon d'union sera d'autant plus impressionnante que notre participation aux saints mystères sera plus active. C'est ainsi que dans les messes dialoguées et dans le chant collectif l'identité des paroles et l'unisson des voix accentuent singulièrement l'unité des pensées et des sentiments, l'union des esprits et des cœurs. Alors les oppositions et même les distinctions individuelles disparaissent, et les assistants ne forment plus qu'un seul être collectif animé des mêmes sentiments, proférant les mêmes paroles, vibrant sous le souffle du même Esprit. »

Mais quelle erreur ce serait de s'arrêter à cette liaison particulièrement étroite, je le veux bien, que crée la participation au même sacrifice entre les membres de la famille paroissiale ou d'une communauté! Parce que le Prêtre souverain est le Rédempteur de l'humanité entière, parce que le célébrant est le mandataire de l'Eglise qui n'a pas de frontières et déborde sur tous les peuples, la sphère de rayonnement de la Messe est l'immensité, elle est offerte pour tous les fidèles chrétiens, qu'ils soient vivants ou qu'ils soient morts, elle solidarise les assistants avec toute la chrétienté, avec toutes les âmes qui passent par les purifications d'outre-tombe, avec tous les élus, la Reine de tous les anges et de tous les saints et les innombrables multitudes qui entourent, à sa suite, l'autel des cieux. C'est avec cet univers-là que tu entres en relation entière, profonde, dans le Christ et par le Christ, toi, mon frère, qui le crois isolé et perdu dans la petite église d'un village reculé. L'autel devant lequel tu te prosternes, peu importe en quel endroit, est situé au confluent des mondes, il est leur point d'intersection.

\* \* \*

De ces hautes et fermes pensées et pour ainsi dire des entrailles du dogme, l'Evêque de Liège dégage les conclusions lumineuses et pratiques.

Catholiques, prenez donc conscience de votre catholicité. Se replier sur soi, sur son petit individu et rester sourd à toutes les voix de la terre et des cieux, quelle mesquinerie, quelle incompréhension! Assistants à la messe universaliste, souvenez-vous de l'universelle fraternité dont elle est à la fois principe et symbole. Que les horizons de votre piété s'élargissent aux proportions des immenses perspectives de l'autel du sacrifice! Qu'aucune nécessité de vos frères, morale ou physique, ne vous reste étrangère. Entrant dans les intentions du Prêtre principal, qui n'excepte personne de son Cœur, embrassez tous vos frères dans l'amplitude de vos intentions, de vos prières, et les victimes des sans-Dieu de la Russie, et les persécutés du Mexique où coule leur sang, et les enfants, les jeunes gens plongés dans l'atmosphère païenne des grandes villes ou des centres industriels, et les ouvriers et ouvrières dont la foi et les mœurs sont terriblement exposées, mais aussi les vaillants qui résistent, les héros obscurs, à la foi indomptable et conquérante de l'Action catholique.

Les détresses matérielles ne peuvent être oubliées; la crise, cette pieuvre qui nous étreint de ses multiples et longs bras, retient à juste titre l'attention de l'Evêque. Il n'en dissimule pas les ravages, assurément, mais, loin de tomber dans le défaitisme, il fait entendre des paroles reconfortantes; il sait, en effet, où il faut appuyer les courages.

« Celles-ci (les misères matérielles) vous les voyez de vos yeux tout autour de vous, et peut-être chez vous. Effondrement de fortunes, épuisement des économies, crise qui persiste, d'autant plus terrible qu'elle est plus longue et plus universelle, industries

paralysées et qui ne parviennent pas à reprendre, commerce languissant, administrations endettées, populations ployant sous les impôts, pères de famille sans travail et incapables de nourrir leurs enfants, jeunes gens condamnés au chômage forcé et grandissant dans le désœuvrement avec tous ses dangers pour l'âme et pour le corps; partout le mécontentement et l'inquiétude, et la question angoissée et sans réponse : « Où allons-nous? et de quoi demain sera-t-il fait? »

» Mes frères, sans connaître l'avenir, nous ne voulons pas en désespérer, quelque sombre que soit le présent. Certes, tous nous avons pu admirer dans le passé les réserves d'énergie, de courage et d'endurance de nos populations, nous connaissons le dévouement éclairé de ceux qui dirigent le pays, nous suivons avec intérêt les quelques lueurs d'espoir apparaissant par-ci par-là, chez nous ou au delà de nos frontières. Mais le solide fondement de notre espérance est en Dieu; Lui seul tient dans ses mains l'avenir, et ses mains n'abandonnent pas ceux qui font leur devoir et se confient en Lui. »

Ce devoir, que l'Evêque inculque avec toute l'ardeur de son âme apostolique, c'est l'entraide, la charité qui donne, qui répand ses largesses dans le sein des malheureux, la charité qui verse ses prières dans le sein de Dieu. Nous l'avons trop oublié, affirme-t-il. Pour les pays comme pour les individus il est vrai de dire que qui prie se sauve, qui ne prie pas court à sa perte. Il ne pouvait omettre de rappeler que « notre grande prière, c'est notre messe.

N'est-elle pas, en effet, Dieu apaisé par Dieu, son Fils, Dieu fléchi par Dieu, Dieu infailliblement imploré par Dieu, et, pour tout couronner, Dieu remercié par Dieu?

J. SCHYRGENS.

## La Semaine

(Suite page 3)

parlé de la réduction des armements français et du réarmement allemand, a ajouté :

*Parlerai-je de la longue histoire de nos renoncements aux clauses essentielles du Traité de Versailles? De Spa à Lausanne, la liste est longue des abandons de notre créance sacrée sur l'Allemagne et nos contribuables paient et paieront eux-mêmes pendant longtemps les destructions, non pas entraînées fatalement par les opérations de la guerre, mais voulues et exécutées systématiquement par l'armée allemande durant l'occupation de notre territoire.*

*Nous avons donné le coup d'éponge de Lausanne. Hier encore, nous n'avons pas reculé d'une heure le plébiscite de la Sarre. Le Reich oublie tout cela.*

Non, le Reich n'a rien oublié. Comme on lui a toujours cédé, il ne sait que trop qu'on lui cédera encore... Mais qu'elle est lamentable, cette attitude du principal vainqueur devant le vaincu! Les Allemands auraient tort de se gêner. Dimanche soir, à Paris, sous prétexte de sport, des milliers d'Allemands chantaient, sur les boulevards, le *Deutschland über alles...* Navrant... Ah! qu'un réveil français devient plus souhaitable chaque jour!

\* \* \*

Revenons à M. Struye dont voici les conclusions :

*Il reste à constater la faillite de la politique de la sécurité par les armements.*

Pardon, c'est un peu moins simple. Ce qui a fait faillite c'est une politique de la sécurité qui prétendait ménager la Prusse. Or, tant que l'hégémonie prussienne sur les Allemagnes existera,

la paix restera menacée. Ou cette Prusse sera écrasée, ou elle assujettira l'Europe...

Et en attendant, les armements sont seuls à assurer la sécurité.

*Il reste à resserrer l'union franco-anglo-italienne sur un programme de limitation contrôlée des armements mondiaux et d'assistance mutuelle en cas d'injuste agression.*

D'accord sur la nécessité du bloc franco-anglo-italien. Mais, risquerons-nous une fois de plus, à prophétiser : jamais la Prusse n'acceptera, ni une limitation contrôlée des armements ni un pacte d'assistance mutuelle en cas de non-agression, elle qui ne pense qu'à attaquer...

Voici le bouquet final de M. Struye :

*Il reste enfin à appliquer dans leur lettre et dans leur esprit les principes codifiés dans le Pacte de la Société des Nations.*

A appliquer par qui et comment s. v. p.? Ah, le gargarisme avec des mots vides de sens!...

Sept, l'hebdomadaire des Pères Dominicains, a heureusement senti le besoin de... préciser l'attitude dont nous parlions la semaine dernière. Citons :

*Le monde entier arme : les Etats-Unis, le Japon, l'Angleterre, l'Allemagne, l'U. R. S. S. rivalisent de zèle dans cette course aux armements. Il apparaît donc qu'en raison de l'ambiance dans laquelle nous vivons, la France ne pourra échapper à l'obligation, non seulement d'augmenter la durée du service militaire, mais aussi d'organiser une véritable armée de métier, c'est-à-dire une armée de cadres : un pays comme le nôtre n'a pas le droit de s'abandonner.*

*Mais que l'on ne s'y trompe pas : l'acceptation de ces mesures héroïques, devenues nécessaires et urgentes, équivaut à la condamnation de toute la politique d'après-guerre : cette politique a fait faillite. Les vainqueurs et les vaincus se sont montrés également incapables d'organiser la paix, dominés qu'ils étaient par des considérations égoïstes. Tous les pays portent — plus ou moins directement — la lourde responsabilité de cet état de choses. Ils n'ont pas voulu écouter les avertissements solennels et réitérés du Saint-Siège : maintenant, la course aux armements qu'ils ont organisée ou favorisée fait peser sur tous la menace d'un châtement terrible. Qu'ils n'accusent que leur aveuglement!*

Oui, la politique d'après-guerre a fait faillite. La guerre pour la démocratie, la mort du militarisme prussien, la paix basée sur la fraternité des peuples, la Société des Nations, etc., etc.

Nous ne croyons toutefois pas, pour cela, que parler également des vainqueurs et des vaincus, et prétendre qu'ils se soient montrés également incapables d'organiser la paix, soit équitable et justifiable. Que gagne-t-on à cacher que c'est surtout la Prusse qui a empêché la paix de se rétablir après l'avoir, en 1914, délibérément troublée? Que gagne-t-on à cacher que c'est elle, et elle seule, la grande responsable de la nouvelle course aux armements? Comment des Français, qui ne peuvent pourtant pas ignorer que leur pays est pacifique 100 %, en arrivent-ils à croire que la France est responsable de cet état de choses, tout comme l'Allemagne, en ne lui accordant, dans la meilleure des hypothèses, qu'une responsabilité moins directe? Si la Prusse avait écouté les avertissements réitérés du Saint-Siège, elle n'aurait pas réarmé, elle que rien ni personne ne menaçait. Mais la Prusse réarmant, comment la France eût-elle pu, « sans s'abandonner », écouter les avertissements du Saint-Siège, lequel d'ailleurs ne conseille à personne de désarmer si le voisin ne désarme pas? Mais qui doit commencer, dira-t-on? La Prusse, parce que la Prusse a abusé de sa force en 1914, que cette Prusse fut vaincue, et que si cette Prusse n'avait, tout de suite, préparé la revanche, l'Europe cheminerait, en ce moment, sur la voie du désarmement.



Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre

**DUPAIX**

Téléphone 17.35.79

13 RUE ROYALE  
BRUXELLES

**Fabrique de Cigares, Cigarillos et Tabacs**

**J. & J. VAN DEN AUDENAERDE**

Maison fondée en 1880



<i>Fabrique et Bureaux :</i>	<i>Dépôt :</i>
RUE MERTENS, 44	MARCHÉ ST-JACQUES, 94
téléphone 502.17	Téléphone 816.64
BORGERHOUT	ANVERS

**LA ROYALE BELGE**

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents

— Fondée en 1853 —

Fonds de garantie : plus de 500.000.000 de francs



**Vie**

**Accidents**

**Vol**

Adresse télégraphique  
Royabelass

Téléphones :  
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale  
et 68, rue des Colonies  
BRUXELLES

**Société Générale de Belgique**

*Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822*

Montagne du Parc, 3      Rue Royale, 38      Rue Ravenstein

Adr. téleg. : Générale - Bruxelles.

**BRUXELLES**

Compte chèques postaux n° 261.

<b>CAPITAL</b> . . . . . fr.	730.000.000.00
<b>RÉSERVE</b> . . . . . fr.	1.129 053 000.00

<b>FONDS SOCIAL</b> . . . . . fr.	1.859 053 000.00
-----------------------------------	------------------

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Emile Francqui, Gouverneur Honoraire;  
Alexandre Galopin, Gouverneur;  
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;  
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;  
Gaston Blaise, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Albert d'Heur, Directeur;  
Charles Fabri, Directeur;  
Edgar Sengier, Directeur;  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
le baron A. d'Huart;  
le baron de Trannoy;  
G. Mullie;  
Paul Hamoir;  
H. Vermeulen.  
le comte Patoul.

*Le Secrétaire,*  
M. Camille Lepêche.